



HAL
open science

Retour (s) sur le Grandvaux

Noël Barbe, Cécile Blondeau

► **To cite this version:**

| Noël Barbe, Cécile Blondeau. Retour (s) sur le Grandvaux. 2006. halshs-00122606

HAL Id: halshs-00122606

<https://shs.hal.science/halshs-00122606>

Submitted on 2 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Retour (s) sur le Grandvaux

Le texte que l'on va lire est le résultat partiel d'une enquête ethnologique menée entre décembre 2004 et mai 2005 dans le Jura et pour partie dans le Grandvaux. Il s'est agi, pour nous, de "suivre", comme nous l'avions fait pour l'exposition *Patrimoines singuliers* en 2003 à Lons-le-Saunier, la préparation de l'exposition réalisée par l'association des *Amis du Grandvaux*, à l'occasion du trentième anniversaire de sa création. Nous avons rencontré et travaillé avec des membres de cette association et ceux qui ont préparé cette exposition. Nous avons posé, aux "grandvalliers" sollicités pour prêter des objets dans la perspective de cette manifestation estivale, des questions sur les raisons de leur choix. Ainsi ce texte est tout à la fois l'analyse et la description de cette "opération" qui contribue, de fait, à une réflexion sur le thème de la démocratie patrimoniale.

Si ce projet d'exposition présente des ressemblances avec *Patrimoines singuliers*, il n'en diffère pas moins sous de nombreux aspects qui seront abordés dans le corps du texte. Nous voudrions souligner, en introduction, l'un d'entre eux : le caractère localisé de l'opération. Il s'agissait bien d'exposer "le patrimoine" et "la mémoire" du Grandvaux, de décrire ou de proposer ce qui fait exister ce lieu, lui confère des caractéristiques qui lui seraient propres. Cette tentative nous est rapidement apparue, comme l'une parmi d'autres, d'écrire ou de décrire la localité. En effet ce projet d'exposition arrive après de nombreuses publications sur le Grandvaux, ces publications étant parfois à l'initiative ou bien constituées en ressources par les habitants, voire qualifiées de "patrimoine", tout comme certains de ceux qui les ont écrites, parmi lesquels *Les Amis du Grandvaux*.

Noël Barbe

Chercheur au Laboratoire d'anthropologie et d'histoire sur l'institution de la culture (UMR 2558 CNRS-Ministère de la Culture, Paris), Conseiller pour l'ethnologie à la DRAC de Franche-Comté.

Cécile Blondeau

Doctorante en anthropologie sociale et ethnologie à l'EHESS, membre rattachée au Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.

C'est donc à une mise en perspective de différentes tentatives d'écrire et de décrire le lieu qu'est consacré ce texte provisoire, parmi lesquelles la mise en place de l'exposition du trentenaire.

I. LEQUINIO OU LE GRANDVAUX EN MODÈLE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

“Vous montez encore et vous arrivez bientôt dans un grand et riche village, appelé Saint-Laurent ; il se trouve au milieu d’une vaste plaine élevée sur une éminence légère, et, sur cette éminence légère, et sur cette éminence, il se dégage au milieu de hautes montagnes qui bornent de tout côté la plaine au centre de laquelle il est assis.”

Voici ce qu’écrivit Joseph Marie Lequinio de Kerblay, dans un *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura* qui paraît le 7 décembre 1800, à Paris.¹

I.1. L’ARCHITECTURE COMME FORME POLITIQUE

Dans la narration de cette douzième journée de son voyage qui en compte trente-six, il ajoute :

“Un quart d’heure avant d’arriver à ce village, vous auez à remarquer de très-grands bâtimens sur la droite [...]”

Ces bâtimens sont alors décrits par leur forme – carrée – l’affectation des ouvertures, la distribution longitudinale des “sections” – successivement le logement des hommes, l’écurie des chevaux, la grange, la “section” pour les

“bêtes à cornes” et souvent une “autre section” à nouveau dédiée à l’usage des hommes – les matériaux de construction, les usages qui en sont faits. Plus tard, dans sa dix-huitième journée, à l’Abbaye, notre voyageur manifestera son étonnement devant l’ordre des opérations de leur construction, en quelque sorte à l’envers : établissement des “fondemens”, élévation de solives, fixation de poutres et pièces de ferme, construction du toit puis ensuite seulement des pignons, des “longères” et des divisions intérieures.

Les dimensions de ces maisons – soixante et souvent cent vingt pieds sur chaque face, soixante pieds de hauteur de pignon n’est pas une hauteur extraordinaire – et leur matérialité sont rapportées à la chose sociale et en particulier à la forme que prend le groupe des humains qui l’habite :

“Aux dimensions que l’on a vues, l’on sent combien on peut renfermer de choses et loger d’êtres vivants dans ces édifices : au surplus, on ne sera point surpris de cette grande quantité de logement, quand on saura qu’une pareille habitation renferme plusieurs ménages, et que son toit couvre plusieurs générations. [...] Pères, mères, enfans, petits-enfans, arrière petit-fils, cousins et petits cousins, tous demeurent ensemble ; c’est un arbre généalogique.”

Cette composition et cette coexistence familiales sont mises en relation avec le régime de la mainmorte dont on sait qu’il impose une seule possibilité de transmission de son bien par le paysan : à un descendant vivant sous le même toit, faute de quoi, le seigneur peut en disposer. L’architecture est donc partiellement conçue comme le résultat d’une forme politique de domination, l’exercice de la mainmorte par les moines du Chapitre de Saint-Claude².

“Ils étaient mainmortables de l’abbaye de Saint-

1 Pour l’un d’entre nous, ce voyageur est depuis longtemps un objet d’étude, une sorte de compagnon entre distance et empathie.

Pour des précisions portant à la fois sur Lequinio, mais aussi la façon dont différents voyageurs découvrent le Jura, voir Noël Barbe, “Charles Nodier/Lequinio de Kerblay, voyage romantique versus voyage des Lumières” in : D. Fabre (dir.), *Les savoirs romantiques*, à paraître ; “Les paysages de la différence : à propos de quelques voyages, topographies et statistiques”, *Utinam*, 19, 1996, p. 117-129, “Ethnographie” et Révolution Française : Lequinio de Kerblay (Sarzeau 1755-Newport 1813) et le Jura. Le discours “ethnographique” comme instrument de pédagogie politique”, *Gradhiva. Revue d’histoire et archives de l’anthropologie*, 8, 1990, pp. 10-16.

2 La question de l’abbaye de Saint-Claude fut fréquemment évoquée au cours de nos entretiens en Grandvaux.

Claude ; c'était au moment de la révolution, la plus grande servitude qui subsistât sur le sol français. ”

Les grandvalliers sont de prime abord définis à l'aide d'une première ressource, le politique : la façon dont ils se gouvernent entre eux qui résulte de la façon dont on les gouverne. Voici donc l'architecture locale saisie sous des points de vue fonctionnel, esthétique, typologique —puisque caractérisée par l'ordonnement de ses “*sections*”— et sociaux.

Quel est donc cet étrange voyageur, saisissant dans la perspicacité de son regard, la “*totalité*” de ces fermes, là où plus tard, voire longtemps plus tard, certains n'en verront, ou n'en verront plus, qu'un seul aspect. L'homme est engagé dans le processus révolutionnaire français de la fin du XVIII^e siècle. Né le 15 mars 1775 à Sarzeau, en Bretagne, dans la presqu'île de Rhuis, il est successivement maire de Rhuis en 1789, élu juge du tribunal du district de Vannes en 1790, député extraordinaire du Morbihan à l'Assemblée nationale en 1790-1791, puis à l'Assemblée Législative, chargé de mission à l'Armée du Nord, dans l'Oise et l'Aisne puis en Charente Inférieure pour organiser le Gouvernement révolutionnaire. Inquiété après l'attentat de Nivôse an IX, il obtient toutefois un poste de sous-commissaire des relations commerciales à Newport. Rentré des États-Unis en 1806, il meurt à Sarzeau en 1814. Au moment où il publie ce voyage, il se dit républicain modéré et dédicace son ouvrage au Bonaparte de l'après 18 Brumaire, seul espoir d'après lui des républicains “*sincères*” et “*amis du bien général*”.

Par ailleurs, homme formé durant le XVIII^e siècle, Lequinio revendique explicitement une admiration pour la philosophie des Lumières qui informe en partie l'itinéraire dont il se réclame et qui le conduit pour partie hors du Jura : à

Montbard où Buffon séjourna, à Fernay et Genève où habitèrent Voltaire et Rousseau. Pour chacun d'eux abondent les louanges qui, au-delà de leur accumulation, et leur caractère élogieux, sont organisées : d'un côté la faiblesse du genre humain, de l'autre le génie des philosophes, génie qui éclaire ce genre humain et œuvre à son bonheur. En définissant les philosophes et leurs missions, l'auteur se définit lui-même ainsi que la démarche qu'il met en œuvre dans sa relation de voyage : il se présente comme un “*philosophe ami des sites heureux, des ressources industrielles, de l'opulence commerciale et des peuples fortunés*”. Voltaire, rappelons-le, a dénoncé le régime de la mainmorte, soutenant Christin, futur maire de Saint-Claude et surtout avocat de certaines communes du Haut-Jura en procès contre l'abbaye de Saint-Claude. Ce régime est aboli durant la nuit du 4 août 1789 par l'Assemblée constituante. Voici donc un voyageur politiquement situé et philosophiquement équipé.

1.2. L'AISANCE EN PAYS PAUVRE

“[...] vous êtes au pays de la misère et les chaumières y sont inconnues ; la nature ne vous offre, pour ainsi dire, que des sapins et des rochers ; l'industrie ne vous présente, pour ainsi dire que des châteaux ”.

Plus loin :

“Les vastes pavillons carrés [...], les forts chevaux qu'on y voit entrer, le nombre abondant des vaches qu'il recèle, la forte stature des habitants, la liberté de leur démarche, la solidité de leurs habits et leur air de santé, tout vous surprend, tout vous étonne, et vous vous demandez d'où vient tant d'aisance en un pays si pauvre. ”

Lequinio, passionné par les questions d'agriculture et d'économie, gèrera son domaine de Kerblay et développera la culture du mûrier dans sa région. Il décrit les activités et ressources économiques du Jura et bien sûr du Grandvaux, en particulier l'exportation du bois, du fer, du cuir et du fromage, l'activité de

roulage. Ce sont des “*hommes agromégocians*” écrit-il des grandvalliers.

Pour autant sa relation de voyage n'est ni simple relation de voyage, ni embryon de traité d'agronomie comme pourraient le laisser penser certains commentaires ou certains de ses usages par l'histoire ou l'ethnographie. Profondément hybride, ce livre est à la fois une relation de voyage, un embryon de traité d'agronomie mais aussi un essai de construction d'un modèle politique et social à l'usage de la nation.

L'ouvrage de Lequinio donne d'entrée de jeu du Jura l'image d'un pays de montagne et d'une région sauvage. À le lire, il ne serait fait que de cimes élevées ressemblant à de mystérieuses pyramides, de sommets élancés dépassant les nues, de creux vallons et de mystérieuses vallées, de hautes forêts au couvert ténébreux, de noires cavernes à l'écho solitaire, de torrents faisant mugir l'atmosphère ; le tout constituant un paysage semblant hors d'atteinte de l'humanité. Cette faveur accordée à la partie montagneuse du département lui permet de développer une image tout à fait particulière de celui-ci : celle d'un espace géographique où, à la dureté, à l'“*in-humanité*” des conditions naturelles correspondent une absence de misère, voire la prospérité.

L'aisance en un pays pauvre ... un paradoxe... en apparence seulement. Le Grandvaux de ce point de vue est l'un des lieux de la démonstration. L'aisance vient de “*l'industrie que le besoin a fait naître, de l'activité, du courage, de la patience et du commerce, qui porte avec lui l'abondance par-tout où l'on ose l'entreprendre*”.

Le département du Morbihan est l'antithèse de celui du Jura : d'un côté la paresse, l'ignorance, la pauvreté, l'envie, le malheur, les gémissements et les préjugés ; de l'autre le courage et la volonté de contraindre la fortune à habiter sa maison, malgré les torts de la

nature. Les habitants du Morbihan sont plus miséreux que ceux du Jura parce qu'ils sont superstitieux et ceci alors que la nature leur est plus favorable.

Plusieurs causalités sont maniées. Mais, au-delà de ces variations, ce que met en branle ici Lequinio, c'est le rapport entre le gouvernement des choses, le gouvernement des hommes et la présence d'hommes s'instituant comme délégués d'une présence divine. Quand les hommes gouvernent bien les choses, ils se gouvernent bien entre eux et on peut les gouverner —la domination d'une nature hostile produit de bons citoyens— mais les choses à gouverner doivent être configurées pour produire certaines qualités morales —la nature doit être hostile pour rendre par nécessité les montagnards travailleurs, et les conduire à dominer la nature.

L'intervention de la présence divine peut venir troubler cette double causalité. C'est le cas pour certains traits des habitants de Saint-Laurent :

“*[...] j'ai trouvé, chez ces hommes intéressants, un contraste dont je les prie de pardonner le reproche à ma franchise et à l'estime qu'ils m'ont inspirée. J'étais à Saint-Laurent le jour de la fête du village, et j'en voulus connaître les plaisirs ; on ne peut se faire une idée de l'obsécinité des paroles qui donnaient le mouvement aux danses : des militaires isolés dans le coin d'un camp, n'auraient pu se livrer à des chants plus grossiers, et ce n'était point l'indiscret impudeur de quelque jeune étourdi que le hasard avait amené là ; c'est l'usage, ou plutôt c'est un abus monstrueux, mais de longue date, et sans doute il faut toute l'innocence présumée des mœurs locales, pour que de jeunes personnes du sexe puissent librement et publiquement danser à de pareils chants ; et la culture de ces hommes, que leurs voyages continuels dans la France entière ont très-civilisés d'ailleurs, ne peut obtenir l'indulgente confiance que les mœurs grossières et pures d'un peuple sauvage exigent.*”

Cette scandaleuse obsécinité est rapportée à une opération de localisation d'une présence divine.

“C’est une chose fort remarquable à quiconque médite, que cette liberté scandaleuse de paroles si peu communes dans les réunions champêtres, se soit établie précisément sous la seigneurie ecclésiastique des abbés et chanoines de Saint-Claude [...]”

Le modèle est ainsi bouclé. La présence divine vient contrecarrer les relations de gouvernements des hommes et des choses.

1.3. DES “TRIBUTS VOYAGEUSES”... ET DONC INSTRUITES ET RAISONNEUSES

Parlant ou dînant à plusieurs reprises avec des membres de ces “*tributs voyageuses*”, Lequinio note le niveau élevé de leur instruction, leur lecture des journaux et emplois de la raison. Il attribue ces caractéristiques à l’expérience du voyage qui permet d’aller dans beaucoup de pays “*voir des usages différents*”, “*de traiter avec une multitude d’hommes divers*”, ce qui “*leur a donné une intelligence et une facilité de raisonner de tout*” qui les distinguent d’autres régions de France et même d’autres parties du département. C’est ainsi la découverte de l’altérité comme moyen de connaissance et de construction de la raison qui est mise en avant, palliatif de la lecture et mode d’instruction de l’homme sans moyens. Cette conception du voyage comme procédé de formation n’a, en ce tournant de siècle, rien d’exceptionnelle. C’est, par exemple, la pratique du Petit ou du Grand Tour, ancêtre du tourisme, voyage pour les fils de bonne famille, flanqués d’un tuteur. L’*Encyclopédie* de Diderot et D’Alembert fait du voyage “*une partie des plus importantes de l’éducation dans la jeunesse, & une partie de l’expérience dans les vieillards*”, mais aussi la source d’une connaissance particulière qui s’appuie sur le “*rapport à autrui*”.

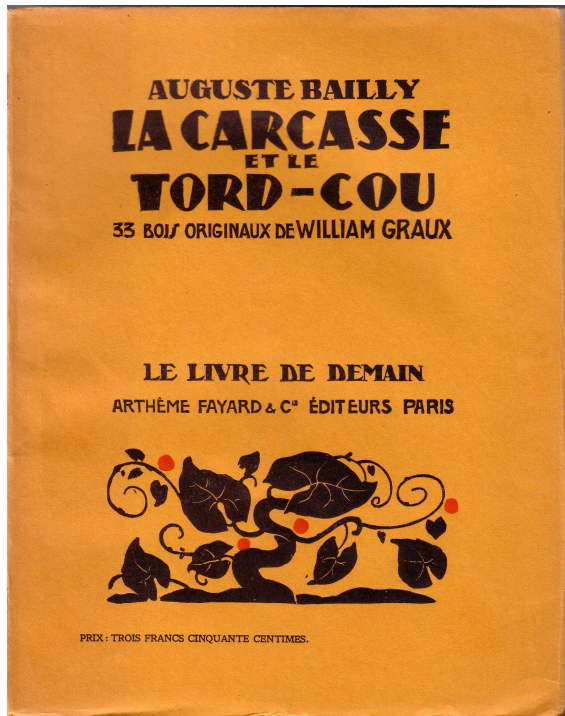
Les Lumières vont connaître, à la fin du XVIII^e siècle, une recrudescence des voyages dans l’espace métropolitain... parmi lesquels celui de Lequinio.

2. AUGUSTE BAILLY OU LE GRANDVAUX EN RACE

Auguste Bailly (1878-1967) naît à Lons-le-saunier, nous dit-on d’un père grandvallier et d’une mère piémontaise. Agrégé de lettres, il enseigne tout d’abord à l’École Alsacienne, puis, après la guerre de 1914, au lycée Pasteur de Neuilly-sur-Seine. Sa production livresque, au demeurant prolifique, peut se diviser, de prime abord, en deux grands ensembles : des ouvrages d’histoire portant généralement sur de grands personnages, des romans dont un certain nombre a trait et nous a été présenté en rapport avec le Grandvaux. Dans un guide touristique, *Le Jura pittoresque*³, trois ouvrages sont présentés dans un encadré publicitaire comme “*spécialement consacrés au Jura*” : *La Carcasse et le Tord-Cou*, *Saint-Esprit*, *L’Homme Errant*. Chacun des titres est caractérisé par une forme de localisation qui le consacre : le premier est présenté comme un *Tableau de mœurs des hauts plateaux jurassiens*, le dernier comme des *Nouvelles Jurassiennes*⁴ tandis que le second est renvoyé à trois lieux, *Le Mont-Noir*, *L’Abbaye*, *Chapelle des Bois*.

3 Cet ouvrage, édité à Lons-le-Saunier par le libraire et éditeur Revy-Romand, n’est pas daté.

4 L’édition de 1928 fait plutôt référence à la Franche-Comté qu’au Jura puisqu’elle a pour titre *L’Homme Errant et autres nouvelles francs-comtoises*.



Couverture de *La Carcasse et le Tord-Cou*.

2.1. LIEU, TRACE ET COMMUNION

La Carcasse et le Tord-Cou est dédié à son père “*qui a fait revivre pour moi [Auguste Bailly] l’âme antique de notre terre natale.*” La question de la terre, du lieu, est en effet centrale dans la partie de l’œuvre de Auguste Bailly consacrée ou en rapport avec le Jura et le Grandvaux. Préfaçant *Le Jura pittoresque*⁵, il qualifie cet espace de deux façons. Il est tout d’abord incomparable, non pas que d’autres régions ne donnent à voir des paysages et des lieux qu’il désigne par des termes comme “*grâces subtiles*”, “*tragiques combats*”, “*rude mélancolie*” ou “*apothéose glacée*”, mais parce les paysages jurassiens ne se retrouvent nulle part ailleurs :

“*[...] les lignes jurassiennes, les stratifications calcaires de ces plateaux successifs, ces forêts au bord de soudaines dénivellations verticales, ces étendues rocailleuses fermées sur l’horizon par l’arête noire des sapinières, tout cela, qui est à*

5 Ce qui nous conduit à identifier un troisième ensemble, certes plus modeste, dans son travail, les textes écrits dans des guides touristiques ou des numéros de revues à cet usage.

nous, est à nous seuls.”⁶

Il ajoute :

“*[...] nulle région française ne présente aux regards un souvenir plus précis et plus intense des grands cataclysmes dont elle est issue.*”

Avec cette lecture de l’espace qui en fait la trace incommensurable des grands événements géologiques qui l’ont formé, le passé est là sous nos yeux.

Dans cette approche, une place particulière est donnée à la forêt du Haut-Jura. La clairière est une “*église naturelle plus émouvante et plus chargée de prière que les églises humaines*”. Dans un autre texte, publié dans un numéro de la revue régionaliste *Pays Comtois*, il revient sur l’unicité des paysages du Haut-Jura, mais de plus, écrivant sur le Grandvaux, referme en quelque sorte la boucle en joignant grands événements fondateurs et parcours en forêt :

“*Il n’est pas d’église humaine qui communique à l’âme une impression de recueillement, de grandeur, d’éternité comparable à ce que ressent le promeneur solitaire qui s’enfonce dans l’épaisseur des sapins obscurs, rigides, vêtus d’ombre entre lesquels se glisse par places une brusque flèche de soleil [...]. Ce sont ces vagabondages incertains, c’est cette vaine poursuite d’un but inaccessible qui lui permettront seuls de se mettre vraiment en contact avec les forces créatrices dont sont nourris le bois gigantesque et le sous-bois impénétrable.*”⁷

Voici donc le lieu défini et la topographie qui permet de communiquer avec les forces de la nature, avec en quelque sorte son essence, “*[...] leurs âmes se confondaient*

6 *Le Jura pittoresque. Guide Touristique*. Lons le Saunier, Revy-Romand Libraire-Éditeur, sans date, p. 5. Ce premier guide, non daté, semble avoir été publié avant un second, également préfacé par Bailly : *Le Jura pittoresque, guide touristique*, Lons-le-Saunier, Marque-Maillard, 1948. Nous n’avons pu, du fait de son état, consulter ce dernier à la Bibliothèque nationale.

7 Auguste Bailly, “*Le Haut Jura*”, *Pays Comtois*, 1933, p. 258.

avec la grande âme des choses ” écrit-il ailleurs⁸ à propos de paysans soupant face à une ligne de sapins.

2.2. UNE “ RACE MIROIR ” D’UN TERROIR SAUVAGE

“ Ce qui confère à l’art de Robert Fernier, une valeur et une signification éminentes, c’est, évidemment, et tout d’abord, sa maîtrise technique, – ou, d’un mot, son talent –, mais c’est aussi la puissance avec laquelle il traduit et transpose sur ses toiles les aspects d’une région française, caractéristique et singulière entre toutes. ”

Plus loin encore :

“ Ainsi, grâce à lui, notre Jura conquiert le monde et affirme au delà des mers la beauté de notre terre natale et l’admirable talent de ce fils qui lui rend en amour et en œuvres la force et la puissance qu’il tient d’elle. ”

Voilà finalement qui introduit de façon pratique tout à la fois à une autre partie des travaux d’Auguste Bailly – critique d’art – mais aussi aux relations qu’il postule entre le lieu d’où l’on est et le caractère que l’on a. Le peintre Robert Fernier transporte sur la toile les aspects de cette région singulière, avec une puissance qu’il tient de cette appartenance à ce lieu, lui-même puissant.

Transporté à un niveau collectif, le Grandvaux, cette question s’énonce sous le terme de “ race ”, mis en relation avec une implantation localisée. Prenons les “ nouvelles jurassiennes ” de *L’Homme Errant*¹⁰. La seconde, “ *La Gardienne du foyer* ”, met en scène une veuve qui accompagne à la gare son fils, partant à la guerre de 1914. Voici, sur le quai, parlant en patois, les familles :

“ *race puissante, fidèle, mais inflexible et dure*

8 Auguste Bailly, *L’Homme Errant et autres nouvelles francs-comtoises*, Besançon, Éditions Séquania, 1928, p. 102.

9 Auguste Bailly, *Robert Fernier. Peintre de la neige, peintre du Jura*, Paris, Laboratoire Chanterereau, 1955, s. p.

10 Faute de plus de place ici, nous nous en tiendrons principalement à cette publication.

comme le granit des crêtes, secrète comme les forêts séculaires où dort un éternel silence ”.

Ou encore dans la préface de *La Carcasse et le Tord-Cou* :

“ [...] l’homme semblait s’y modeler, visage et pensée, sur les lignes de ce terroir sauvage, patrie du roc gris, du sapin rigide et du vent hurlant sur la neige accablante ”.

Enfin, dans *L’Homme né de la chair*¹¹ :

“ [Les racines de gentiane] s’enfoncent si loin dans le sol qu’on n’arrive jamais à les extirper tout entières. Symbole de notre race : arrachez un Jurassien à ses landes désolées, il y laisse un peu de son âme, et il y revient mourir, pour se retrouver tout entier ”.

2.3. L’APPARTENANCE LOCALISÉE COMME CONDITION DE PERPÉTUATION

Non seulement, cette race est comme le miroir de la terre sur laquelle elle se trouve, mais l’ancrage dans un lieu est une condition de sa constitution, de sa perpétuation et de son avenir. La première des nouvelles de *L’Homme Errant*, portant le titre de l’ouvrage, raconte l’histoire d’un homme dont le seul lieu de référence est la route : c’est là qu’on l’a trouvé, qu’il vit entre endroits et embauches temporaires et qu’il se sent bien. Tombant amoureux et passant la nuit avec la femme de l’aubergiste, il ne peut justifier, sauf à la compromettre, d’un alibi qui l’innocenterait d’un meurtre. Désirant se fixer là par amour, le voilà conduit à avouer un meurtre qu’il n’a pas commis.

Le fils de “ *La Gardienne du foyer* ”, dernier survivant de ses enfants, quitte le lieu en laissant derrière lui une femme et un bébé. Passant par le cimetière, sur le chemin du retour, la mère se trouve à rêver sur la tombe des siens :

“ *Ils étaient là ceux de sa race, ceux qu’elle avait connus, et les autres, les vieux d’autrefois, dont elle ne savait que le nom ! Ils étaient rentrés dans la terre maternelle, leur journée faite, leur temps*

11 Auguste Bailly, *L’Homme né de la chair*, Paris, Édition du Siècle, 1934.

vécu. Chacun d'eux avait ajouté son effort à l'effort des aïeux. Chacun d'eux avait accru selon son pouvoir l'héritage ancestral : un coin de champ, un lopin de forêt, quelques arpents de tourbière... Tous avaient donné leur labeur, leur sacrifice, leur vie ”.

Arrivé chez elle, regardant son petit-fils et énonçant à sa bru la mission protectrice qui est désormais la sienne, elle se saisit, pour aller faucher le foin, de la faux de son fils, “ *la plus grande, la plus luisante, la plus lourde aussi* ”¹²

Là où le chemineau qui n'est d'aucun lieu, ne peut fonder foyer ou perpétuer son amour et s'insérer dans un espace et une temporalité donnés¹³ alors même que les villageois ne fréquentent plus l'aubergiste sourd, paralysé et méchant ; la vieille femme parce qu'elle appartient à ceux de sa race, issus de cette “ *terre maternelle* ”, peut par une répétition des gestes, la perpétuer.¹⁴

2.4. LA MOBILITÉ COMME OBSTACLE ET DÉSHONNEUR

Cette perpétuation, cette extension dans le temps peut être brisée par plusieurs sortes d'événements, d'ordre individuel ou collectif.

Dans “ *Le cercueil* ”, le père Brocart habite tantôt chez sa fille au Coin d'Aval, tantôt à Fort-du-Plasne chez son fils, transportant avec lui, d'un lieu à l'autre, son cercueil “ *de riche* ”, devenu son seul “ *avoir* ” alors qu'il a partagé ses biens entre ses enfants. À Fort-du-Plasne, “ *il vit sa bru pâmée aux bras du bouvier, qui, rieur et athlétique, l'emportait vers le grand lit légué par les ancêtres. [...] Avec un frisson de dégoût, il se releva péniblement. Un instant, il demeura immobile, incertain, prêt à fuir. Puis*

12 On sait que la taille de la faux était fonction de celle du faucheur. Il s'agit donc là d'un signe de force.

13 Au début de l'histoire, lorsqu'il arrive dans le village, il entend sonner l'Angélus, ce qui le renvoie au temps et à l'espace de la collectivité.

14 Répétition dure mais efficace, peut-être même efficace parce que difficile.

une soudaine colère lui brûla les yeux. Il n'aimait pas son fils, mais le déshonneur de celui qui portait son nom lui semblait retomber sur lui-même et sur toute sa race. Que cette femme pût recevoir son amant dans ce lit épargné par les ans, où étaient nés son père, et lui-même, et son fils, il en éprouvait une horreur indéfinissable et désespérée ”.

Brutalisé par l'amant, retournant frapper sans succès à la porte de sa fille, il finit par se glisser dans le cercueil et y mourir, au pied de la “ *Croix Jaqui* ”, “ *sur la route* ” dit sa belle-fille, prenant un air faussement affligé.

L'événement perturbateur peut être rapporté à un mouvement historique plus général. Dans “ *Le Patrimoine* ”, Éloi Macle qui possède une ferme aux Rochats¹⁵ vient de perdre “ *sa vieille* ”, à savoir sa femme. Son fils est douanier, métier “ *pas si reluisant* ” tandis que sa fille, “ *une demoiselle des villes* ”, est institutrice. “ *C'était des bourgeois : il n'était qu'un paysan !* ” Il s'en sent honteux. À sa proposition de reprendre la ferme, le fils répond par un souci de préserver sa retraite et sa vieillesse.

“ *Mon arrière-grand-père, l'Auguste Macle, n'avait qu'un petit champ de vingt ares... Il l'a doublé en soixante ans... Mon grand-père, l'Onésime Macle, y a ajouté les trois champs qui touchent la forêt... Mon père, le Cyrille, a refait la maison et acheté la colline... La mère et moi, nous avons repris le domaine des voisins, à leur mort... Dans vingt ans, si mes enfants le voulaient, les Macle pourraient être les maîtres des Rochats !... ”* dit Éloi Macle et de poursuivre alors que personne ne répond :

“ *Et vous allez vendre tout ça ?... Tout ça ?... ça s'en ira en morceaux comme une toile pourrie ?... Vous aurez le cœur de faire ça, de vendre le... le patrimoine ?... ”*

Et de répéter “ *Le patrimoine !... le patrimoine !... ”* Ses enfants partis, il se saisit d'un rouleau de laiton et se dirige

15 Lieu où se trouve la maison d'Auguste Bailly.

vers la forêt. Une fois arrivé aux premiers arbres, “*il pousse un soupir de soulagement*” – rappelons là la conception de la forêt portée par Auguste Bailly. Voulant accrocher son fil à un arbre pour se pendre, il glisse sur une racine cachée, tombe, ferme les yeux pour savourer “*une immense impression de tiédeur reposante*” qu’il éprouve alors. C’est là qu’on le retrouve mort.

De son côté, “*La Mère Line*”, menacée par son fils doit voler trois cent francs dans les écus que son mari cache. Chassée par ce dernier, elle traverse le village plongé dans la nuit, se demandant s’il lui faudrait bientôt frapper aux portes “*pour demander du pain, comme les camps-volants qui mendient leur pitance ou la disputent aux chiens*”. Elle va s’asseoir au cimetière près de ses enfants disparus, “*ceux qui ont bien tourné*” et “*se prit à désirer vaguement la mort, la douce mort*”. La raison de cette histoire est une femme, arrivée avec les “*bandes de terrassiers italiens [qui] s’étaient abattus sur la contrée*”, pour la construction du chemin de fer de Morez à Saint-Claude.

Ces ruptures de perpétuation appellent plusieurs commentaires. Toutes sont liées d’une manière ou d’une autre au thème de la mobilité ou plutôt de la mauvaise mobilité puisque, d’un autre côté, les grandvalliers sont qualifiés positivement par leur activité de voituriers. Les relations sexuelles qui unissent le bouvier et la bru mettent en rapport des appartenances sociales différentes, le bouvier n’est en tout cas pas lié au bien de ses ancêtres. Avec Éloi Macle et ses enfants, partis pour habiter et devenir ailleurs fonctionnaires, c’est à un conflit d’attribution de valeurs auquel nous assistons. Pour le veuf, ses terres et sa ferme sont le résultat d’une activité étendue sur plusieurs générations qui se sont, de fait, donné une mission commune. C’est la “*réalisation concrète de sa race laborieuse et têtue*” tandis, que pour les

enfants, elles revêtent une valeur marchande, et peuvent de ce fait être démembrées – pourrir et partir en morceaux comme une toile pour le vieil Éloi. La Mère Line doit son malheur à la venue d’étrangers venus construire le chemin de fer. Ce malheur est à double détente puisque, sous la plume de Bailly, la construction des voies de communication en entraîne bien d’autres : les voies ferrées “*déshonorent le Grand-Vaux*”, les voitures et les locomotives sont de “*nauséabonds symboles*”, venant abîmer l’unité géographique et linguistique du Grandvaux, détruire “*la physionomie et l’âme des patries locales*”, et briser la correspondance entre le terroir et la race¹⁶.

De ce point de vue, il n’est pas inintéressant de remarquer qu’à l’issue de chacune des nouvelles qui les met en scène, La Mère Line, Éloi Macle et le père Brocart meurent ou désirent mourir... fin de la race. Une attention particulière doit être portée au lieu de leur mort réelle ou souhaitée, que choisit Auguste Bailly. Si tous se trouvent d’une certaine manière hors-lieu, puisque l’une est chassée de chez elle, l’autre n’a plus accès à des biens qu’il a cédés, le dernier voit approcher le démantèlement de sa ferme et de ses terres ; tous meurent dans des endroits particuliers qui les font entrer en correspondance avec d’autres choses : dans le cimetière où reposent ses enfants pour l’une qui échappe ainsi au vagabondage, un cercueil au pied d’une croix pour le second qui erre entre deux lieux, enfin la forêt dont on sait, que pour Bailly, elle permet d’entrer en correspondance avec les forces naturelles pour le dernier.

16 Auguste Bailly, *La Carcasse et le Tord-Cou*, Paris, Fayard, 1923. Dans certains de nos entretiens l’histoire du chemin de fer a été mise en relation avec celle des rouliers.

2.5. UNE PARENTÉ MAURASSIENNE

Auguste Bailly rapporte de façon assez simpliste le texte de Lequinio aux opinions politiques de son auteur. Mais Lequinio n'a pas le monopole de la lecture politique du Grandvaux. Dans une notice nécrologique parue dans la revue régionaliste *Le Jura français*, en 1911, le rédacteur ajoute à propos d'Auguste Bailly, que l'un de ses éditeurs, Arthème Fayard, le conduisit au journalisme à travers le journal *Candidé*, où il est "chargé avec Léon Daudet de la critique littéraire."

Candidé est lancé en mars 1924, par Fayard, sur l'incitation de Jacques Bainville, proche de Maurras. Eugen Weber, historien et spécialiste de l'*Action Française*, note la présence de militants de ce mouvement politique parmi les collaborateurs du journal. Il le qualifie comme "antisémite, antimétèque, antimaçonnique", de façon croissante durant sa période de parution à Clermont-Ferrand à partir de juin 1940, mais aussi comme anticommuniste, antidémocratique, antiparlementariste¹⁷. Pour un autre historien, Michel Winock, cette publication appartient à une constellation de publications de la droite extrême, participant de l'esprit de Munich, avec *Je suis partout*, *Gringoire*, *Combat*.¹⁸ L'un comme l'autre, notent que *Candidé* est maurrassien.¹⁹ Si nous ne souhaitons, faute d'y avoir travaillé plus avant, agréger Auguste Bailly à l'ensemble des thèses mises en avant par *Candidé*²⁰, il nous faut néanmoins et tout d'abord, verser au dossier l'autobiographie, pour la commission des cadres du Parti

Communiste, que rédigea son gendre, le 6 mai 1937. Daniel Courtemanche dit Jacques Decour, né en 1910 et fusillé par les allemands le 30 mai 1942, y signale les "sympathies Croix de Feu" de ses beaux-parents²¹.

Il faut aussi noter, outre ce sentiment de décadence tangible dans la préface déjà citée de *La Carcasse et le Tord-Cou*, la parenté entre les thèmes travaillés par Auguste Bailly et la pensée de Charles Maurras. Il en est ainsi de la conciliation ou l'amalgame du régionalisme et du nationalisme. Alors que Maurras écrit de son côté qu'il "n'y a pas antinomie, mais affinité entre l'unité française et les diversités régionales qui la composent"²², Auguste Bailly, dans un article portant sur l'*Histoire du Grandvaux* de l'abbé Maillet-Guy paru en 1933, souligne :

"Étudier notre région, et même une étroite région de notre province, c'est donc, d'un certain point de vue, étudier le développement de toute la nation dont cette province faisait partie."²³

De la même manière il établit, dans "*La gardienne du foyer*", une correspondance entre la terre et les morts de la localité et celle/ceux de la France :

"Tous [ceux de la race du lieu] avaient donné leur labeur, leur sacrifice, leur vie. Et maintenant... Vaguement, il sembla à la paysanne que tout le sol de France était menacé. C'était pour la terre que les fils de la terre allaient combattre !"

L'opposition qu'il opère entre institutions

21 Voir à ce propos la biographie de Jacques Decour, <http://biosoc.univ-paris1.fr/maitron/Dico/biodecour.htm>, page consultée le 4/6/2005, ainsi que l'article de Claude Penneret et Bernard Pudal, "Une recherche propographique en cours fondée sur les autobiographies communistes d'institution en France", <http://biosoc.univ-paris1.fr/recherche/travaux/articles/article5.htm>, page consultée le 13/06/2005.

22 Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, Paris, Cité des Livres, 1933, t. IV, p. 356.

23 Auguste Bailly, "Le Grandvaux et les grandvalliers (A propos d'un ouvrage récent)", *Franche-Comté & Monts Jura*, 172, 1933, p. 175.

17 Eugen Weber, *L'Action Française*, Paris, Stock, 1964, p. 553.

18 Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, nouv. éd., Paris, Seuil, 1999, p. 408 et 409.

19 Eugen Weber, *ibid.*, p. 552 et Michel Winock, *ibid.*, p. 408.

20 Il faut cependant noter l'anticommunisme de la dernière nouvelle de *L'Homme Errant*. Il serait là nécessaire de verser au débat ses chroniques à *Candidé* ainsi que ses ouvrages historiques. La place nous manque.

politiques et ce qui serait des identités réelles, fait penser à la distinction entre “le pays légal” et le “pays réel” opérée par Maurras :

“Et si l'on m'objecte que la Franche-Comté, – impériale et espagnole – n'appartenait pas, ou n'appartint que tardivement à notre territoire actuel, je répondrai que les attributions administratives ou politiques d'autrefois n'altéraient nullement les identités raciales qui faisait de notre Comté une partie intégrante de la terre française [...]”

Enfin on peut voir un parallèle entre son idée de “race” et celle défendue par Maurras, qui ne renvoie pas à l'hérédité physiologique, mais à l'enracinement “dans la substance permanente de la France”²⁴, thème de l'enracinement extrêmement présent, on l'a vu, chez Bailly. Il semble que “la race” de Bailly corresponde assez bien à ce qui, chez Maurras, est une collection d'êtres humains douée d'une mémoire, d'une prévoyance, d'une intelligence communes, d'un appareil mental et moral comparable aux facultés correspondantes de l'homme²⁵. *A contrario*, songeons à *L'Homme Errant*.

Finalement, Lequinio et Bailly sont engagés dans des entreprises similaires : reconfigurer, en prenant appui sur l'espace grandvallier, ce qu'est ou ce que devrait être l'espace national. Pour le premier, il s'agit de proposer au gouvernement des “usages très profitables” dans un but de réforme, tandis que le second paraît plutôt engagé, de fait, dans les débats autour de l'identité nationale²⁶.

24 Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1987, p. 126.

25 Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, Paris, Cité des Livres, 1933, t. IV, p. 303.

26 On pourra, à ce propos, se reporter à Herman Lebovics, *La “Vraie France”. Les enjeux de l'identité culturelle 1900-1945*, Paris, Belin, 1995.

3. APPROPRIATIONS

Chacun de ces deux auteurs connaît localement un sort différent.

Dans le numéro 12 du *Lien-Bulletin des Amis du Grandvaux*, paru en 1982, une partie du *Voyage* de Lequinio est reproduite. Le texte correspond aux pages 243 à 248, puis à la page 253 du *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura* mais est titré “*Voyage pittoresque et physico-économique... dans le Grandvaux...*”, ce qui est tout à la fois une forme de réduction mais aussi d'appropriation langagières. L'auteur est signalé comme agent forestier, ce qui donne une sorte de neutralité technique au texte. Malgré un “à suivre”, il faut attendre janvier 2002 et le numéro 52 du *Lien*, soit 20 ans, pour que Lequinio soit à nouveau évoqué sous le titre “*Saint-Laurent au début du XIXe siècle*” et la plume de Madeleine Monneret. Elle retient, à propos de l'auteur, son identité bretonne et sa dédicace au premier consul. Cinq points de ce texte, qualifié de descriptif, sont mis en avant : une opposition entre une impression de tristesse donnée par la plaine et la montagne, la stupéfaction devant les maisons et l'aisance, la recherche des costumes féminins, l'activité de roulage, et le niveau de savoir des grandvalliers.

3.1. HISTORIEN, ROMANCIER ET GRANDVALLIER

Si Auguste Bailly n'est pas nécessairement le plus présent des “personnages marquants du Grandvaux” dans *Le Lien*, il l'est beaucoup plus que Lequinio et appartient à cette catégorie alors que notre voyageur breton n'en relève pas. Le 7 mars 1981, les *Amis du Grandvaux* organise une soirée-débat aux Guillons dont le sujet est Auguste Bailly, triplement caractérisé “historien et romancier grandvallier”. On peut même dire que le troisième de ces termes est premier dans cette trilogie. “*Quel habitant du GRANDVAUX ne se souvient*

de l'élégante silhouette de ce romancier en renom, il parcourait nos routes sa badine à la main." Nous voici placé sur un registre de la familiarité. Bailly parcourt effectivement le Grandvaux aux différentes époques de sa vie. Dans son enfance :

"Je n'ai pas à remonter bien haut dans le passé pour me rappeler l'époque où le rail s'arrêtait à Champagnole, d'où voyageurs et marchandises devaient utiliser les diligences – les fameuses diligences de la maison Bouvet – pour monter, par le Vaudioux et le Pont-de-la-Chaux, jusqu'au plateau supérieur, traverser le hameau du Pont-de-Lemme, virer à angle aigu dans le bourg de Saint-Laurent, et filer de là sur Morez par le col de la Savine. C'est ainsi que, durant toutes mes années d'enfance, au 1^{er} août — les vacances étaient moins longues que maintenant — je gagnais Fort-du-Plasne, le Furnum Platani des vieilles chartes : encore devions-nous changer de véhicule au Pont-de-Lemme et nous accommoder, pour les derniers kilomètres, d'un char à foin traîné par deux bœufs."²⁷

Puis, après sa retraite, il passera une partie de l'année dans une maison achetée à Saint-Laurent, avant de venir s'y installer définitivement. S'il marche beaucoup, aimant en particulier la cueillette des champignons, il ne semble pas, pour autant, entretenir beaucoup de relations locales. Il vit "comme un sauvage" nous dit-on.

Son caractère grandvallier, produit sur le thème de la fréquentation du lieu, est réaffirmé par sa parenté : un arrière-grand-père et des grands-parents de Fort-du-Plasne, un oncle qui vit quelque temps à Paris mais revient très vite, la vie parisienne ne correspondant pas à "sa nature indépendante". L'auteur se demande si l'origine grandvallière de Bailly n'a pas "favorisé l'éclosion d'un style aussi vigoureux, une production aussi dense et variée". Enfin ses romans sont qualifiés comme "rendant bien les paysages et l'atmosphère de notre pays", ou de peinture des mœurs paysannes.

²⁷ Auguste Bailly, "Le Haut-Jura", p. 255.

De façon régulière, des ouvrages de Bailly seront donnés à la bibliothèque publique animée par les *Amis*. En 1989, dans le numéro 27 du *Lien*, une bibliographie indique, parmi les ouvrages de Bailly, ceux que ces derniers possèdent. Un don est fait par Fayard, lors d'un voyage à Paris de J. Gasqui, en échange d'ouvrages que l'éditeur n'a plus dans ses archives. La présentation d'Auguste Bailly par l'éditeur, où il est précisé qu'il ne s'agit pas d'un romancier régionaliste, est reproduite dans *Le Lien*. Plus tard, ce sera un texte de Troyat, ancien élève de Bailly, tandis que des textes de ce dernier sont publiés, comme ce qui semble être un discours prononcé lors de la mise en place, en 1947, d'une plaque à la mémoire de Louis Bouvier (1856-1944), professeur d'entomologie au Muséum et lui aussi "enfant du pays"²⁸. Puis, en 1997 et 2001, ce sont des textes de *Saint-Esprit* et de *La Carcasse et le Tord-Cou*, désormais considérés comme autant de ressources documentaires sur l'hiver, la neige, la description du paysage... Des essais de rééditions seront tentés.

3.2. ÉMOTION, INVENTION, CITATION ET RÉALITÉ

Si durant notre enquête, personne ne nous parla de Lequinio, par contre le nom d'Auguste Bailly fut souvent mis en avant, en particulier pour deux ou trois de ses romans, dont la liste ne correspond pas nécessairement à l'encart publicitaire paru dans le *Le Jura pittoresque. Guide Touristique*, en particulier *La Carcasse et le Tord-Cou*.

La citation du roman n'implique d'ailleurs pas sa connaissance. Cette dernière peut simplement passer par le "on m'en a parlé" ou encore par le film qui en a été tiré. Réalisé par René Chanas en 1947, il compte Michel Simon et Lucien Coedel parmi les acteurs, des habitants du

²⁸ C'est à ce double titre qu'il a préfacé la première édition de *L'Histoire du Grandvaux* de Maillet-Guy.

Grandvaux pour figurants, en particulier lors d'une scène de fête. Le souvenir de ce tournage est avivé par un fait divers survenu à son terme : la mort de Lucien Coedel monté dans le train à Saint-Laurent et trouvé "écrasé sur la voie à Dijon". Si le film est re-projeté régulièrement, le voir ne conduit pas nécessairement à lire le roman.

Les registres sur lesquels celui-ci est jugé peuvent être divers. Considéré par un regard artiste, il relève alors d'une beauté provoquant une émotion ou, par des lecteurs extérieurs au Grandvaux, ne connaissant ni cette région, ni Bailly, de la catégorie du "plaisant".

L'un de ces registres est particulièrement présent, celui de l'indexation du romanesque sur la réalité, selon un gradient qui court de la source d'inspiration à la peinture du réel.

Les romans locaux de Bailly peuvent être considérés comme relevant de "l'imaginaire", de "l'inventé" à l'opposé d'autres travaux comme ceux de l'abbé Mailet-Guy et de son *Histoire du Grandvaux*, travaillant sur les archives et citant ses sources... Double distance. Pour d'autres, le Grandvaux est le cadre du roman, avec des lieux et des façons de faire ou de dire, il est "cité". On pourrait de ce point de vue faire retour sur *L'Homme Errant*, où des lieux du Grandvaux sont évoqués ainsi que certaines pratiques comme, parmi d'autres, la contrebande. Enfin on peut aussi considérer ces romans comme une "bonne traduction" ou une "peinture" des mœurs, position qui renvoie assez bien à ce que fait *Le Lien*. L'indexation du romanesque à la réalité peut être décrit comme extrêmement fort : "*La Carcasse et le Tord-Cou en particulier c'est vraiment la mentalité des gens d'ici, à 100 %. C'est une mentalité qu'il connaissait parfaitement bien*", un "bouquin qui décrit vraiment les mœurs d'ici" et serait accepté comme tel par les habitants du lieu.

Une mini-controverse peut illustrer cette

place du roman d'Auguste Bailly. En 1991, paraît *Meurtre sur le Grandvaux* de Bernard Clavel que l'on pourrait finalement qualifier, comme Bailly, d'auteur jurassien mais non régionaliste, plaçant ses romans dans des cadres régionaux. Dans un *Lien* de 1991, un exemplaire du roman est recensé à la bibliothèque des *Amis*, avec la mention "Pas de commentaires". Les appréciations sur ce texte sont variées.

Pour certains, il aurait pu se passer dans n'importe quel endroit. Pour Gabrielle, présidente d'honneur de l'association, il est trop sanglant et ressort plus "du festival du film d'horreur d'Avoriaz" que du roman historique. Ce à quoi, répond Bernard Clavel, qu'on ne peut indexer un peuple sur deux personnages, sous peine de voir Auguste Bailly détesté par les Grandvalliers. Il a là, à la fois tort et raison ; raison en général, tort dans le cas particulier de Bailly où les personnages sont des sortes de condensation des habitants du lieu, du "peuple", tant pour l'auteur que pour le lecteur pour qui sont mis en scène "d'authentiques habitants de la région". L'authenticité ne tient pas seulement à leurs caractères singuliers, mais aux généralités qu'ils mettent en jeu. Pour d'autres, Bernard Clavel fait preuve d'une incompréhension des valeurs locales, en particulier de l'information du jugement moral sur les faits par la capacité de travailler ; ou ne mobilise le Grandvaux que comme un milieu naturel dans lequel évoluent des personnages qui ne présentent, pour leur part, aucun caractère local.

D'une certaine manière, le tournage du film *La Carcasse et le Tord-Cou*, parlant de la localité dans cette localité même — dans ses composantes humaines et non-humaines — renforce la parenté entre roman et réel :

"Par contre quand ils ont tourné une partie du film *La Carcasse et le Tord-Cou* il y avait un enterrement au cimetière de l'Abbaye. Et c'était le curé de l'Abbaye qui était dans le trou, qui

parlait depuis le trou quoi ! On ne le voyait pas mais on reconnaissait bien sa voix. ”

“ Mais je me souviens d’une anecdote c’est qu’ils avaient besoin d’une paire de bœufs qui tiraient des arbres, pour sortir des arbres du bois, et qu’à la fin des années 40 ça avait été très compliqué pour trouver une paire de bœufs. Il y en avait déjà plus, ils avaient remplacé les bœufs par les chevaux. ”

Le film comme spectacle rejoue cette proximité, on y reconnaît les lieux, les paysages, les figurants, les caractéristiques locales de la période de son tournage. Il donne à se voir.

3.3. QUI PEUT PEINDRE L'AUTOCHTONIE ?

L'examen de ces trois auteurs — Lequinio, Bailly, Clavel— pose une question essentielle quant aux définitions d'un territoire ou de l'autochtonie. Qui peut ou plutôt qui est reconnu par des autochtones pour peindre ce qui fait leur autochtonie ?²⁹

De ce point de vue, Lequinio peut être rapidement évacué, il n'est ni mis en avant, ni porté au panthéon local des grands hommes. Lorsqu'on le lit, on élude les parties les moins flatteuses pour les grandvalliers, ce qu'on ne fait pas pour Bailly avec ses vieillards que l'on laisse mourir, la dureté des habitants du lieu... Cette dureté est même jugée vraisemblable.

Le contrepoint Bailly-Clavel est éclairant. Plusieurs choses les opposent :

- Clavel est jurassien là où Bailly a des racines grandvallières. Ce dernier est originaire du lieu dont on dit qu'il le décrit.

- “ Monsieur Bailly, il était parisien mais enfin il venait en vacances, il venait dans sa maison du Grandvaux, là ”. Ceci conduit à une première réflexion. Alors que l'on reproche à Clavel de ne pas avoir habité “ là ”, de ne pas s'être plongé dans le lieu

comme il l'a fait à Château-Chalon ou au Québec, Bailly à une maison “ là ”, il y séjourne. Il voudra mourir ici nous dit-on. Les cimetières de *L'Homme Errant* nous viennent encore à l'esprit tout comme les réflexions de Bailly sur Robert Fernier qui s'immerge dans l'hiver pour le peindre.

Une deuxième réflexion conduit à porter attention à l'autre partie de la citation : il était parisien, il venait en vacances. C'est à une sorte de double appartenance qu'il est fait ici référence, à un mouvement pendulaire entre plusieurs lieux.

Et si pour dire l'autochtonie, il fallait être à la fois d'ici et d'ailleurs. Le cas de Gustave Courbet nous vient à l'esprit³⁰ mais aussi finalement ce que dit Bailly de l'abbé Maillet-Guy et des qualités qui le rendent particulièrement apte à écrire son *Histoire du Grandvaux* : non seulement ses études et son parcours comme sous-bibliothécaire de l'Académie de Lyon et collaborateur de Dom Benoît, auteur de *L'Histoire de l'Abbaye de Saint-Claude* ; mais aussi et en tout premier lieu “ ses origines ”, “ grandvallier de pure souche ”.

Historien, romancier et grandvallier... les trois termes sont nécessaires mais d'une certaine manière, le troisième met en forme les trois autres.

4. ÉCRITURES EN TRACES

4.1. DES ÉCRITURES D'AVANT

Sur le terrain... “ Voilà, si vous arrivez à traduire, moi il y a une phrase, je n'ai jamais pu ”. Chacun essaie alors de déchiffrer le message écrit à la craie sur la porte de bois démontée : *C'était la foire en pays naturel du Grandvaux ... Il profite de cette occasion... de cette occasion pour boire... “ Alors c'est là, parce qu'il a mis pour boire*

29 On se reportera là avec profit à Marcel Détienne, *Comment être autochtone. Du pur Athénien au Français déraciné*, Paris, Seuil, 2003.

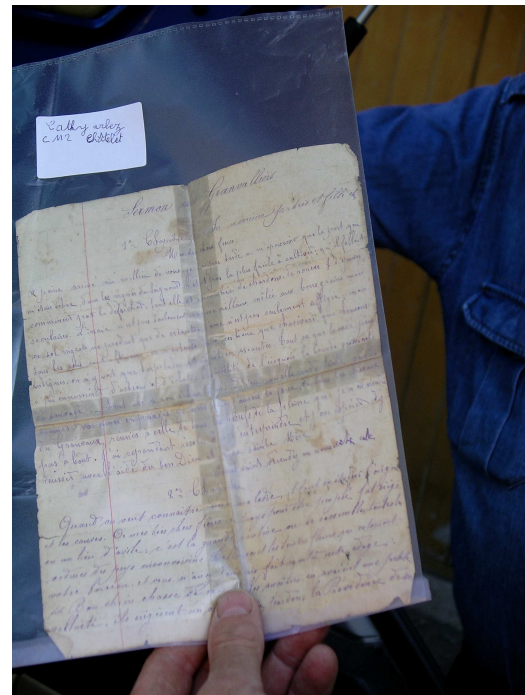
30 Voir Noël Barbe et Jean-Christophe Sevin, “ Courbet à Flagey ”, *Aestuarium. Sciences humaines et environnement*, 3, 2002, pp. 217-231.

toute la journée comme un trou, mais il a remis quelque chose au-dessus et je n'arrive pas à déchiffrer. ... l'esclandre, l'es... C'est pas grave ça. Ça date des années... c'est marqué à côté, c'est 31. Je n'arrive pas à voir si c'est 31 ou 34... 20 avril, on dirait 31... le 29 mars 1934 ou 32. Oui il y a un peu d'usure donc je ne sais pas. ” La lecture se poursuit. Si bien que le soir, se trouvant saoul comme... saoul comme une grive à la vendange... alla s'étendre paisiblement sur les moelleux trottoirs du pont de pierre. Notre homme immobile... “Vous savez où c'est le pont de pierre ? C'est le pont à Saint-Claude...” ... insensible aux bruits d'alentours, deux agents passent, l'emmenent dans le reposoir de la rue du pré, là notre homme fouillé et trouvé porteur d'un revolver chargé, en outre il aura donc... il aura donc procès verbal... procès verbal pour port d'armes prohibé. Mauvaise foire pour le grandvallier .

Notre interlocuteur, propriétaire et exploitant d'une scierie, a toujours gardé cette porte : “C'est un ouvrier d'ici qui était parti à la foire. C'est un autre qui lui a écrit son histoire”. Son père lui a dit que les ouvriers écrivaient sur toutes les portes, des listes du matériel, mais aussi des histoires. “C'était des écritures comme ça, les gens y racontaient les histoires. Ça n'a aucune valeur, ça a une valeur comme ça. ”

Cette valeur est finalement celle d'une trace, la trace écrite d'un temps dont on nous dit que l'on travaillait beaucoup mais aussi que l'on s'amusait et que l'activité de scierie était florissante. L'objet opère une sorte de condensation : une histoire “d'amusement” sur la porte du lieu de travail. De plus, cette trace renvoie à la lignée familiale – le grand-père de notre hôte était déjà là – et a échappé à l'incendie qui a ravagé l'établissement industriel.

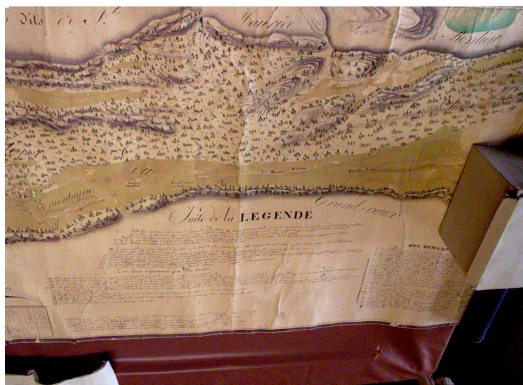
Elle est produite avec d'autres traces écrites – les livres de comptes qui seront présentés à l'exposition ou les “carnets du père” notant tous les jours la température ainsi que le niveau du lac qui alimente les machines – ou non – les fondations de la scierie, l'ancienne machine à vapeur.



“Ça parle des grandvalliers qui ne sont guère pratiquants”

Mai 2005 - Cliché Cécile Blondeau

Sermon pour les Grandvalliers à l'école de Fort-du-Plasne, ailleurs carte des rouliers mentionnant trajets, temps de parcours, noms des relais... autant d'écritures venues des temps d'avant, conçues comme signes de la vie de ces temps-là et qui nous ont été présentées sur le terrain. Certaines revêtent une importance particulière parce qu'elles ont engagé l'existence de ceux qui les présentent. Ce sont, par exemple, des traces de fondation, à travers les archives d'un procès, de “la maison-mère”, du “berceau” de la lignée.



La carte de la « maison mère ». Avril 2005.
Cl. N.Barbe.

4.2. L'HOMME-ÉCRITURE

“Parce qu’il a quand même écrit quatre volumes sur le Grandvaux ce monsieur. Et sa nièce elle me dit : mais moi j’en ai un patrimoine ici, c’est lui, c’est mon oncle !”

Parmi les fiches renvoyées aux *Amis du Grandvaux* pour dire un “*objet patrimonial*”, l’une porte effectivement la réponse : “*mon oncle*”. Celui-ci y est décrit tout à la fois comme “*singulier*” et “*authentique du Grandvaux*”. Prêtons attention aux mots, cet oncle – appelons-le Léon pour faciliter les choses, bien que son identification soit facile pour tous ceux qui le connaissent³¹ – Léon donc, est présenté comme proche du lieu – authentique – et s’en détachant – singulier. Pour d’autres, “*c’est le personnage du Grandvaux !*”, “*une grande figure*”, c’est “*notre Léon*”. C’est la seule personne qui ait fait l’objet de tels commentaires. Peu à peu, il nous est apparu qu’il était, pour ceux qui nous en ont parlé, l’expression par excellence ou une quintessence de Grandvallier, une sorte de “*Grandvallier total*”.

Tout d’abord, s’il est un patrimoine, c’est en raison de ses qualités d’honnêteté, de solidarité et de simplicité mais que l’on attribue à un temps disparu... authentique et singulier : “*il est décalé quoi le Léon. C’est peut-être pour ça qu’il est*

attachant aussi... c’est parce que quelque part on regrette cette époque”.

Au-delà de ce rôle de représentant de caractères moraux disparus, Léon est aussi le porteur de “*savoir-faire*” mobilisés dans la mise en œuvre, puis la mise en spectacle, de techniques agricoles anciennes : “*On avait trois-quatre sortes de liens. C’est Léon qui a montré à Catherine*”. Pendant les fêtes organisées par *Les Amis du Grandvaux*, il fait des démonstrations : “*Vous voyez le Léon, il était à peu près valide, il faisait tourner le vannoir, fonctionner le trieur. Il expliquait aux gens*”, “*il était là pour faire une démonstration de battage de faux*”.

“*Une mémoire*” nous a-t-on aussi dit de lui. Un registre d’inventaire, pourrions-nous préciser après l’avoir rencontré et écouté, se déplaçant mentalement de commune en commune, pour énoncer les lieux où l’on pourrait trouver “*du vieux matériel*”, “*des vieilleries*”. “*Alors là vous prenez un crayon, puis vous notez*” disait-il, soulignant sans doute là, l’importance de la consignation par l’écriture.

L’écriture, lui-même l’a pratiquée et constituée en ressource. “[...] *il a quand même écrit quatre volumes sur le Grandvaux*”. Cette aventure commence par un geste de désignation de Léon comme celui qui pourrait ré-écrire, de façon simplifiée et raccourcie, *L’histoire du Grandvaux* de Maillot-Guy. Secrétaire d’un groupe d’assurances, il entretenait, d’une certaine manière, une familiarité avec l’écriture. Le premier de ses volumes est un “*résumé*” de Maillot-Guy, les autres correspondant “*à ce qui s’est passé après 1933*” et se répartissent en un volume “*essentiellement historique*” consacré aux guerres récentes, un autre sur la vie économique, “*... tout ce qui concerne les fromageries, l’exploitation forestière, les écoles...*”, et enfin le dernier, “*des souvenirs déjà un peu épars*.”³² Le Pagnol du Grandvaux disent certains...

Par ses qualités, sa mémoire, ses compétences techniques et son activité

31 “*Qui ne le connaît pas le Léon ?*”

32 Nous reviendrons ailleurs sur ces volumes.

d'écriture, Léon est en quelque sorte un "homme-écriture" du lieu. D'un côté il écrit à son propos, de l'autre il en est le support et le signe. Lui-même dit ; "je suis un ancien du pays, j'ai toujours habité là alors je suis au courant de bien des choses".

De plus, les discours le décrivant, le situent dans une temporalité particulière par ce qu'elle tend à le dépasser. Tout d'abord, nous dit-on, Léon a trouvé dans les archives l'issue d'un procès, beaucoup cité, parce qu'il engage finalement la définition de ce qui fait —ou non— le Grandvaux. Ce procès a trait au partage de forêts appartenant jusque là à cinq communautés formant le Grandvaux et jouissant "ensemble par indivis des communaux (pâturages) et des bois couvrant de 16 à 18 000 arpents". De l'autre, on nous dit que, parti à la maison de retraite du bourg voisin, il est déraciné. Et "quand on l'aura perdu...". C'est à dire qu'il est situé entre un moment important en rapport avec le temps de la fondation de la localité ; et le moment à venir de sa propre mort qui semble être perçue comme une perte non seulement pour ses proches, mais aussi pour la localité et ses procédures de définition et de perpétuation.

5. PATRIMOINES SINGULIERS... LA SUITE ?

Soit une association dont l'objet est de "sauvegarder et de faire connaître le patrimoine historique et culturel du Grandvaux": les *Amis du Grandvaux*. En cet été 2005, ces *Amis* souhaitent fêter leurs trente ans d'existence avec un projet d'exposition innovant, (leur) permettant de nouvelles formes de mobilisation et d'engagement patrimoniaux.

Cette idée prend forme, suite à la visite, par quelques membres du bureau de l'association, de l'exposition *Patrimoines singuliers*, au musée d'archéologie du Jura, à Lons-le-Saunier, en 2003. Il était là

demandé aux jurassiens de répondre à la question : qu'est-ce qui, pour vous, évoque le patrimoine ou la mémoire ? Et "il s'agissait de construire un espace commun de définitions singulières de la catégorie de patrimoine, appuyés sur des prêts d'objets choisis par les locuteurs et mis en vitrine le temps d'un été, la réalisation d'un film documentaire et la mise en œuvre d'une enquête ethnologique." ³³

Enthousiastes et conquis par cette démarche, avec "l'envie de refaire un peu la même chose mais en y centrant davantage sur le Grandvaux", l'association se propose de créer sur ce modèle, mais en le localisant, sa propre exposition "constituée d'une collection composée de la ou des réponses(s) que chacun souhaitera apporter à la question suivante : qu'est-ce qui évoque pour vous le patrimoine ou la mémoire du Grandvaux et des Grandvalliers ?" ³⁴

Pour faire des habitants du Grandvaux des acteurs de cette exposition-anniversaire, et pour, comme à l'occasion de *Patrimoines singuliers*, réaliser et composer cet "espace commun", le projet associatif va compter et se grossir d'autres acteurs et actants. Un travail va s'amorcer avec le soutien de la *Conservation départementale d'histoire naturelle, archéologie et ethnologie du Conseil général du Jura*, le recours à des financeurs, la recherche (avec les élus locaux) et l'aménagement du lieu approprié, la participation d'une scénographe, une enquête ethnologique, la publication d'un journal d'exposition, etc. Autrement dit, il s'agit de "travailler avec des gens extérieurs", autant de changements dans une façon d'opérer, plutôt autonome et interne, des *Amis*. Procédure opératoire sur laquelle il nous faut nous arrêter un moment.

33 Noël Barbe et Jean-Christophe Sevin, "Rencontre avec un braconnier de l'archive", *Société et représentations*, 19, 2005, pp. 65-75.

34 Fiche de participation à l'exposition, automne 2004.

5.1. LE PARCOURS PATRIMONIAL D'UNE ASSOCIATION

De la collecte...

Le début de la route associative grandvallière commence en 1974 avec Lucien, alors propriétaire d'une entreprise familiale de transport de voyageurs fondée à Saint-Laurent, en 1928, par son grand-père. Intéressé précisément et fortement aux activités de transports, tant de ses "ancêtres" familiaux, voituriers de diligences et courriers, que de ses "ancêtres" grandvalliers, transporteurs de marchandises locales³⁵, il cherche toujours à en savoir plus, à se documenter et retrouver des objets liés à ces travaux, en particulier de roulage³⁶.

"J'ai créé les Amis du Grandvaux. Et les Amis du Grandvaux, la première des choses c'est qu'on s'est occupé des rouliers", fortement présents et organisés sur le territoire du Grandvaux autour de "ce carrefour routier" qu'est Saint-Laurent : "c'est pas un village plus gros que les autres mais [...] c'est au croisement de cinq routes"³⁷. Vous voyez ?³⁸ Cinq routes

35 "Tous des rouliers" écrit l'abbé Maillet-Guy dans *L'Histoire du Grandvaux*, La Chartre, Imprimerie Loeuillet, 1991 p 473. La première édition date de 1933.

36 De la granvallière (voiture de rouliers) aux malles, laisser-passer, passeports, cartes et itinéraires, publications, etc.

37 "Paris/Genève, Nevers/Saint-Laurent, Pontarlier/Haut-Doubs, Maïche/Belfort, Saint-Laurent/Saint-Claude."

38 Nous voyons effectivement quatre cartes murales qu'il a réalisées : les courriers, les chemins de fer, les premiers autocars, les éléments religieux du Grandvaux. Nous voyons aussi de nombreux livres et classeurs où s'amoncellent des documents aussi divers et variés que de la correspondance personnelle, des rapports d'écoliers, des cartes postales, des cartes d'itinéraire de rouliers, etc. Nous voyons encore 19 panneaux de photographies d'événements et fêtes du Grandvaux, réparties par année (les plus anciennes étant de 1907 pour l'inauguration du tramway et 1913 pour la fête de la Saint-Jean). Ils ont été fabriqués par ses soins en vue de les exposer pour le club de troisième âge à la mairie de Saint-Laurent, puis éventuellement à l'exposition des Amis.

importantes ; et bien forcément les transports se développent".

Chemin faisant (sic), "je connaissais bien du monde, il y a une personne qui m'a dit moi j'ai des affaires de rouliers, ainsi de suite, et ça a monté la société. Les gens sont venus se greffer en disant nous on sait ça, on sait ça... Et puis on a contacté les personnes âgées, des gens qui avaient connu un peu les rouliers. Alors c'est comme ça que cette société s'est montée".

Au fur et à mesure d'échanges et de collectes avec ces "gens qui vont se greffer là-dessus" par intérêt sinon "passion" pour ce patrimoine, familial pour les uns, local pour les autres, il va donc fonder en 1975, avec d'autres³⁹, les Amis du Grandvaux - dont il en sera le président les 24 années suivantes.

Les adhérents sont majoritairement, sinon quasi-exclusivement, des personnes "vers l'âge de la retraite". Mais il s'agit aussi de personnes ayant vécu "là" mais aujourd'hui "expatriés", qui rejoignent les bénévoles des Amis pour atteindre, au plus fort de la participation, 400 membres. L'activité associative semble consister au départ en un "recensement", une collecte-inventaire de ce qui existe. Dans une logique que l'on pourrait qualifier de sauvetage patrimonial, les Amis vont "récolter" des objets⁴⁰, "recueillir" oralement des informations auprès "des personnes âgées, des gens qui avaient connu un peu les rouliers" pour en constituer les archives avant qu'ils ne disparaissent, pour produire des articles dans *Le Lien*⁴¹. Les numéros sont archivés

39 Nous en avons rencontré quelques-uns durant notre enquête tels Léon ou Gabrielle, aujourd'hui évoqués comme des "figures du Grandvaux", des "incontournables".

40 Chez les habitants, à la décharge où en train de partir "à la benne" pour une collecteuse comme Gabrielle.

41 Bulletin semestriel édité par les Amis sans interruption depuis 1976 et envoyé à tous les adhérents, il permet de suivre l'évolution de l'association. Sa pratique documentaire, tenant

à la bibliothèque, créée et installée à la mairie de Saint-Laurent pour réunir, conserver et mettre à disposition les ouvrages tant historiques que romanesques qui commencent à être donnés à l'association⁴².

... à l'animation...

Au cours des années, *Les Amis* se tournent plus largement et systématiquement vers des animations, dans des fêtes et des (mises en) expositions. Ces dernières, qui “*tourment*” de village en village, tous les étés, sur des thèmes différents, engagent de réelles capacités d'actions et de mobilisations pendant une vingtaine d'années. Puis, dans les années 1990, les *Amis* œuvrent également pour et dans la restauration du bâti (usant pour cela de ses membres les plus déterminés et disponibles), celle du chalet du Coin d'Aval à Fort-du-Plasne, datant de 1824. Sauvé de la destruction mais aussi géré par l'association, il est devenu un lieu d'exposition estivale (dominicale) de la “*fabrication ancienne des fromages*”.

Si l'association s'est faite pérenne, active et connaître par ses membres toujours à l'affût, ses collectes, son *Lien*, “*son*” chalet, ses animations et ses expositions, tout ceci a fonctionné de manière interne, sans “*apport extérieur*” en quelque sorte, ni “*jamais rien demander à personne*”.

Le seul “*regard extérieur*” à l'œuvre est les “*expatriés*”, qui ne “*sont plus là mais qui gardent ce lien quoi, c'est pour ça qu'on a appelé le journal Le Lien ! Pour savoir un peu ce qui se passe. Et de temps en temps, on organise tous les étés “les retrouvailles” [...]. Donc c'est un rendez-vous !*” Rendez-vous est pris, généralement lors des vacances d'été avec

ces personnes d'ailleurs mais toujours d'ici⁴³, pour que l'on se retrouve, donc⁴⁴, entre soi et (pourtant) sans autres liens parfois que ce lieu grandvallier de naissance d'origine et/ou une enfance passée dans le Grandvaux... L'appartenance grandvallière attachée par la naissance (la parenté) ici (le lieu).

... et à l'épuisement

Aussi, quand le renouvellement des membres⁴⁵ s'avère quasi-inexistant, quand il s'accompagne d'un vieillissement et d'un essoufflement du bénévolat et des “*personnes ressources*”, ajouté au fait que l'association n'a pas entretenu dès les premiers temps de sa création de rapports privilégiés et/ou soutenus avec les élus : les possibilités d'engagement et d'action se restreignent. Comme peut l'indiquer la non réalisation d'un projet de musée avec les objets récoltés et stockés dans une ancienne ferme d'habitation, la Maison Louise Mignot à Saint-Laurent, léguée en première instance aux *Amis du Grandvaux*, ou en deuxième choix à la municipalité, avec pour condition testamentaire la conservation de son “*caractère typique*”. Projet non abouti – mais toujours en cours après 25 ans ! – pour cause d'absence de soutien des élus. En effet l'association les met en cause pour leur inaction, leur incompréhension de l'importance du patrimoine pour le tourisme régional ou encore des projets concurrents de réaffectation de la maison Louise Mignot. Du côté des élus que nous avons rencontrés, la justification est surtout d'ordre financier : “*Les Amis du Grandvaux aimeraient bien qu'on la retape et pis qu'on leur donne, mais moi je veux bien, mais c'est la monnaie qui manque quoi. Je vous*

lieu d'action, permet de saisir les processus qui ont présidé à son émergence telle qu'elle est aujourd'hui, trente ans après.

42 Aujourd'hui, la bibliothèque compte 4 000 ouvrages inventoriés. Cet inventaire ne comprend pas les donations qui s'accumulent en cartons, et sans ordre apparent, dans une autre petite salle de stockage de la mairie.

43 Autrement dit ici, on naît (et l'on reste) Grandvallier.

44 L'été dernier autour de vieux films réalisés sur les vieilles fêtes du sapin, que certains avaient connues...

45 L'association compte actuellement 260 membres.

dis il y a quinze ans ça posait pas de problème mais là ça regarde partout quoi. ” En effet, les communes “tournaient beaucoup avec les ventes de bois, enfin c’était la moitié du budget [...]. Aujourd’hui on en est où avec ça ? On n’a plus rien hein [...]. Oui sur le plan financier sur le canton actuellement c’est vrai que c’est pas le top quoi [...]. On est un peu gêné de parler de ça vis-à-vis de certaines personnes, mais il y a des choses qui sont prioritaires par rapport à ça. C’est pas le contexte d’il y a une vingtaine d’années où ça faisait un peu tout et n’importe quoi [...]. Les années 80, quand on faisait le budget, [...] on se réunissait et c’était qu’est-ce qu’on va faire de l’argent cette année ? Alors que maintenant c’est comment on va financer ça ? ”

Pour une altérité autochtone affirmée

Après une vingtaine d’années de parcours et d’apprentissage, les statuts ont été quelque peu modifiés afin de sensibiliser plus de grandvalliers, élus et habitants : *“ils ont rajouté dans les statuts qu’ils voulaient un peu faire découvrir le coin aux adhérents. Et donc là s’est mise en place notamment [...] une sortie pédestre pour le premier mai. Jusqu’à maintenant elle a toujours pu se faire dans le Grandvaux, on a toujours trouvé un truc nouveau à montrer aux adhérents sur le coin, soit il y avait un gars qui connaissait très bien sa commune et la faisait découvrir aux autres, soit on faisait venir un intervenant. ”*⁴⁶

Cette nouvelle mission, pédagogique pourrait-on dire, qui permet *“de faire découvrir des choses, et notamment le Grandvaux aux grandvalliers ”* fait circuler les regards, de lieux grandvalliers sur d’autres lieux grandvalliers. Autrement dit, nous retrouvons *ici* en un sens *l’ailleurs* possible, le *“regard extérieur ”* mais *“intérieur ”* par exemple *“des gens du moulin qui ne connaissaient pas les gens du lac ”*, *“ils connaissaient que leur hameau ”*. Regards d’autochtones sur d’autres autochtones et

qui peut modifier le regard sur soi, *“le regard des habitants change et ça suscite l’intérêt. Au moins la curiosité dans un premier temps. Quand on a toujours vu quelque chose on le voit plus ! Le regard extérieur est absolument indispensable. ”* Par là, un régime d’appropriations du territoire s’opère dans le cadre de l’association qui participe à ancrer, enraciner⁴⁷ toujours plus ces *“pays autonomisés ”* en *“un pays unifié ”* : le Grandvaux, territoire de territoires ou territoire malgré des territoires. Mais cette mission s’appuie aussi sur le regard de nouveaux installés, en voie d’autochtonisation en quelque sorte, et sur celui des touristes, ceux qui passent et ne restent pas :

“C’est pratiquement toujours les gens de l’extérieur qui font bouger les choses. D’ailleurs ceux d’ici ils ne connaissent même pas la valeur de ce qu’ils ont comme patrimoine, je veux dire naturel et tout ça. Comme eux, ils ont toujours vécu avec, alors ça n’a pas d’intérêt. Alors que les gens qui viennent ici, ne serait-ce qu’en vacances... dis donc votre coin il y a çà il y a çà ! ”

L’articulation récurrente de la notion de patrimoine à celle de territoire, l’extension de la sphère patrimoniale du *“culturel ”* au *“naturel ”* amènent finalement l’association à mettre en œuvre une approche cosmopolitique en proposant, de fait, une politique patrimoniale du territoire grandvallier qu’elle contribue en même temps à faire tenir.

L’association, finalement, et comme une fin et comme un moyen de faire connaissance. Faire connaissance au double sens du terme : faire connaître et connaître, comme de faire du lien - du *Lien*. Et pour cela, ces *Amis* vont devoir précisément se trouver d’autres moyens... et d’autres fins...

Un nouveau virage... (re)constitutif

Alors que l’association s’est fragilisée

46 Ces interventions et conférences se sont faites à peu près depuis le début de l’association. La dernière en date est celle d’un hydrogéologue, venu *“expliquer aux gens ”* les circulations souterraines dans le réseau karstique.

47 Le thème de l’enracinement a souvent été conjugué durant notre enquête.

parce que sans local⁴⁸, sans nouvelles ressources (humaines, financières...), qu'elle s'est essoufflée⁴⁹, elle a su ces toutes dernières années évoluer et étendre son champ d'action. En effet, bien que ses adhérents soient toujours majoritairement âgés, la présence assidue et/ou récente de quelques nouveaux membres aux appartenances associatives et civiques multiples, d'une caméra, de la collaboration en certaines et de plus en plus d'occasions avec l'association des *Cavaliers du Grandvaux*⁵⁰, d'un ordinateur... a re-dynamisé et dynamise actuellement l'horizon des possibles. De fait, après quelques années d'actions, elle tend à se spécialiser, avec un certain succès, dans la reconstitution d'activités "anciennes", et leur consignation par le film.

Essayons maintenant à notre tour d'en reconstituer le fil(m)...

En 2001, à l'occasion de la *Fête du Haut-Jura*, à Fort-du-Plasne, a été opérée une reconstitution du parcours des rouliers. L'histoire des rouliers n'est plus alors une seule affaire d'archives, de récoltes d'informations et/ou d'objets, de mises en exposition. Mais "c'était une grande première" pour laquelle *Les Amis*, leurs costumes et leurs objets se sont associés avec *Les Cavaliers du Grandvaux*, leurs

voitures et leurs chevaux – pour que ce soit "vivant".

"Il fallait *Les Amis du Grandvaux* pour dire comment étaient les rouliers, et puis *Les Cavaliers* pour faire fonctionner le truc de manière vivante quoi."

Une grande première, donc, pour laquelle il a fallu re-chercher et re-trouver les grandvallières ainsi que "tout l'attirail"⁵¹, pour les faire fonctionner : "oui il a fallu rechercher parce que par exemple [...] d'après ce qui s'est transmis oralement tout le monde disait la caisse elle pendait sous la voiture mais quand on se trouve en face d'une voiture c'est pas possible : il y a pas la place de la mettre !"

Il ne s'agit plus seulement de s'appuyer sur des traces, mais aussi de les expérimenter, les faisant devenir, par ces mises à l'épreuve, autant de prises possibles⁵². *Les Cavaliers* n'expérimentent pas seulement les dires et connaissances des *Amis* à propos d'un "coffre pendu sous les voitures" mais aussi ces coffres et voitures ; ils se disent que "dans les diligences, les vieilles voitures, les vieilles automobiles, les coffres étaient toujours derrière." A partir de là, ils vont alors enchaîner et faire tenir entre elles les différentes prises : "on le pose, il a y a des petits taquets, quatre petits taquets pile à la voie de la voiture, posés sur deux perches qui sont en long qui servent de châssis, comme deux longerons. La caisse se pose dessus, il n'y a plus de jeu. La chaîne pour verrouiller, passe dans le châssis comme on fixe un sapin sur une voiture de bois : on passe par les trous, on arrive dernière boucle, clac. Donc on a dit : hop pas pendu". Il s'agit d'une façon matérielle, corporée⁵³, vivante, de

48 Sans la maison Louise Mignot, servant pour l'heure de lieu incertain et non entretenu de stockage d'objets guère inventoriés, et avec une bibliothèque réduite à trois salles déjà encombrées ; les membres actifs travaillent jusque là chez eux, avec leur matériel.

49 Comme bon nombre d'associations de cette région jurassienne. En témoignent les paroles de la conservatrice d'histoire naturelle, archéologie et ethnologie du Conseil général du Jura : "Le bénévolat est en perte de vitesse totale, on a de moins en moins de bénévoles. Quand je vois certaines associations, quand on voit le nombre de personnes qui s'impliquent réellement pour faire avancer les musées maintenant, ils ne sont quand même pas très nombreux et ce sont des gens d'un certain âge, donc on peut se poser des questions sur l'avenir de ces structures".

50 Dont l'activité engage grosso modo tout ce qui a trait aux chevaux dans le Grandvaux.

51 Des perches, aux tonneaux de meules à fromages en passant par les costumes, etc.

52 Au sens symétrique de "donner prise à" et "d'avoir prise sur", de Christian Bessy et Francis Chateauraynaud, *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métailié, 1995 ; ou encore comme "co-définissant ce qui prend et ce qui est pris", Isabelle Stengers, "Un engagement pour le possible", *Cosmopolitiques*, 1, 2002, p. 34.

53 Voir notamment Floux Pierre et Schinz Olivier, "Engager son propre goût". Entretien autour de la sociologie pragmatique d'Antoine

retrouver une connaissance et un accès plus complets à cette activité passée ; à laquelle toute une série d'intermédiaires, de médiations⁵⁴ permettent de se relier peu à peu. Aucun détour n'est épargné, la matérialité des choses est prise en compte, les humains et non humains font, et font faire... le patrimoine.

En effet “ *dessous on a retrouvé ce qui pendait, on appelait ça, ils appelaient ça un ballon, comme un plateau avec quatre chaînes sur lequel il mettait la bâche et pis éventuellement le chien, la bâche de la voiture. Donc il y avait bien quelque chose de pendu mais c'était pas le coffre, et le coffre a sa place aussi. Tout était prévu, toutes les voitures étaient prévues.* ” Ce registre de mobilisation oblige à reconstituer une grandvallière avec “ *tous ses attirails* ”, avec la place de la fameuse malle de rouliers, le chien, etc. Et cet énorme travail de reconstitution, où l'on apprend, révèle en effet toutes les actions qu'il faut pour rendre le passé présent. Le passé n'est pas reçu passivement et naturellement, comme pourrait le laisser croire une vision naïve ou marchande de la “ *tradition* ” ou une certaine “ *ethnologie patrimoniale* ”. La relation avec les objets passés ne va pas de soi, sans dispositif.

On en apprend donc tout le temps, “ *alors donc ils [les Cavaliers] en ont déduit, mais donc vous voyez pour ça on a pas assez de témoignages qui nous disent et pis y a pas de photos, y avait pas de photos à l'époque, on n'a pas de traces. Alors Les Cavaliers ont affiné leur chose là...* ” S'il n'y a pas de traces (ici évoquées sous formes de témoignages ou de photographies), il faut donc en produire ! Ce que fait la mise à l'épreuve pour produire des preuves.

C'est avec une série hétérogène de traces et d'héritages, d'archives, de collectes, de

connaissances mais aussi avec un ensemble de *prises* avec malles, voitures, chevaux, humains, chiens, etc. que le parcours de rouliers peut être reconstitué. Pour certaines des personnes rencontrées, loin d'imiter le passé, l'effort pour reconstituer ces pratiques de roulages fait prendre aussi conscience de la manière d'appréhender le patrimoine, de se l'approprier. Rendre ce passé “ *vivant* ” et présent, c'est aussi décrire le présent, la production de connaissances, de “ *mémoire* ” et d'archives filmiques. Les connaissances comme le patrimoine sont éprouvés.

Après et avec le succès rencontré – “ *oui ça a grouillé de monde, c'était vraiment le clou de l'exposition* ” et “ *si on veut faire de choses qui déplacent un peu le public, il faut que ça vive quoi* ” – d'autres reconstitutions ont suivi, toutes filmées elles aussi : fête des battages à l'ancienne, procession en calèche sur “ *la vy Messière* ”⁵⁵ ou encore d'anciennes activités de boissellerie, des travaux des champs et de la forêt comme de travaux de coutures, de lessives, etc.

Si la distance dite mortifère d'un musée est évitée, si on est toujours dans le présent avec des scènes du passé jouées aujourd'hui, cette distance au passé est néanmoins parfois niée. Si le terme et le statut d'acteurs sont évoqués à plusieurs reprises lorsque l'on nous relate ces reconstitutions, “ *on fait les acteurs* ”, certains *Amis* ne “ *font pas comme si* ” mais vivent par certains côtés “ *comme si* ”. Pour exemple la soupe aux bôlons faite à l'occasion du parcours des rouliers peut être aussi une soupe consommée aujourd'hui ; ou le linge lavé à la main n'est pas seulement de la reconstitution

Hennion, *ethnographiques.org* [en ligne], 3 (avril 2003). <http://www.ethnographiques.org/documents/article/ArHennion.html> (page consultée mai 2003).

54 Hennion Antoine, Gomart Émilie et Maisonneuve Sophie, 2000, *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, La Documentation Française.

55 Qu'une averse n'a pas réussi à faire abandonner, mais à suspendre seulement durant un temps où s'est improvisée, à l'Abbaye, une messe pendant laquelle chacun tenait “ *le rôle de son costume* ”. Le jeu reconstitutif n'est ni rigide ni froid mais aussi plaisant et ludique... le patrimoine du côté du sensible et de l'émotion.

puisque “l’actrice” lave effectivement et actuellement son linge de la sorte.

A un moment et pour un petit groupe, il ne s’agit plus de reconstitution, d’un “déguisement” mais de vécu, présentement. La distance et l’altérité temporelles se trouvent ainsi parfois absentes. Ne s’apparentant plus à une prise de conscience du passé, à un moyen de rétablir des liens possibles avec lui, de lui rendre une nouvelle place par un attachement “patrimonial vivant”, la mobilisation dans la reconstitution serait-elle pour d’aucuns aussi un moyen, non plus de se transporter dans le passé, mais de transporter le passé dans le présent ?

Ces deux régimes de (mises en) présence sont donc en tension, laquelle peut se retrouver parfois entre différents membres et formes d’engagements au sein de l’association.

Comment le passage à l’image modifie la donne...

Si certaines de ces reconstitutions ont lieu en l’absence de public, la présence du couple vidéaste amateur et de leur caméra en S-VHS est quasiment la règle. Bien que de nombreuses activités, fêtes et rencontres aient été filmées depuis environ cinq années ; pour l’instant, seuls deux montages de films ont été travaillés et réalisés, sur la coulée du lait et sur la fabrication du fromage à l’ancienne. Le tout a été tourné au chalet rénové de Coin d’Aval, et également diffusé largement là-bas puisque faisant dorénavant partie intégrante et prégnante de l’exposition rendue, encore une fois, “vivante”. Si l’ensemble n’est pas encore exploité mais stocké, en réserve, pour ne pas dire dans la boîte, pour tous et “pour beaucoup de choses, l’essentiel c’est de garder les images du moment”, d’avoir ces/ses traces. Elles sont présentées en effet d’une grande valeur notamment en regard des photographies : c’est “un moyen de garder les gestes, pas seulement des photos parce que les photos c’est inerte, on se rend pas compte des

gestes. Un fromager qui tire la toile, etc., on ne peut pas le montrer avec une photo c’est pas possible. Alors qu’avec un film on le voit, on entend les commentaires, il y a des choses quoi”

L’aspect pédagogique de l’opération est important, auprès de ceux qui n’ont “jamais connu” les activités filmées, notamment les enfants qui “sont émerveillés, ils peuvent pas s’imaginer...”. La “valeur passée ajoutée” se trouve augmentée par l’absence ou la moindre présence de signes de la modernité, “une misère” qui “gêne un petit peu” l’amateur vidéaste – comme la majorité des *Amis*.

Même en l’absence de pylônes électriques, de bandes de signalisation ou autres “parasites”, la situation reste cependant hybride entre la présence nécessaire de médias modernes (appareil photo, caméra, micro puis ordinateur...) et celle tout aussi indispensable des appareillages d’un passé rendu présent, puisque les uns permettent de consigner les autres. Mais cette hybridité est évacuée ou pour le moins contrôlée. Pour ce faire, le choix a même été fait de ne pas annoncer des actions de reconstitution : “on n’a pas trop prévenu les populations autour parce que vous savez ce que c’est. Les gens viennent en curieux et pis quand vous filmez des scènes comme ça vous vous retrouvez avec des gens qui sont en short par là au travers tout ça, donc on n’a pas dit. Donc on s’est fait insulter, mais pourquoi vous avez pas dit ?! On serait venu à la fête, on serait venu. Pis on leur a dit vous regarderez sur le film (rire) ! Qu’est-ce qu’il faut faire ? C’est difficile de contenter tout le monde”.

Si ces actions ne mobilisent pas encore “assez”, les élus ou d’autres jeunes actifs pour rejoindre l’association, pour autant elles n’en sont pas moins efficaces en ce qu’elles concourent à transformer un état des choses préexistant, une association fragilisée, démotivée. De ce point de vue, les vidéos et la reconstitution sont une double trace, du “passé” bien sûr, mais aussi des moments passés ensemble pour

refaire le passé. Elles redonnent vie et corps, à l'association, à ses membres et ses engagements.

“Là on a déjà passé des bons moments là. Et puis là aussi quand on repasse ça après, alors là c'est des fous rires à n'en plus finir donc je pense que c'est vachement positif pour l'association. Ou du moins pour les gens qui y ont participé [...]. Toute modestie mise à part, je pense que ça a relancé énormément l'association. Parce que les gens faisaient un certain nombre de choses avant qu'on ne filme mais ils savaient que le lendemain c'était fini, il n'y avait pas de traces. Ne serait-ce que de voir les films après, ne serait-ce que de se voir et puis qu'on puisse les montrer, c'est vraiment quelque chose qui leur a plu aussi quoi, et qui les a encouragés. Je pense hein ”.

Double trace, elles sont aussi conçues comme point d'appui efficace de transmission. Elles s'inscrivent ainsi dans une triple temporalité.

“Et pis ça nous a permis d'avoir des contacts avec des écoles, avec un certain nombre de choses. Il y a des classes qui sont venues voir le montage vidéo au chalet par exemple. Donc pareil, au niveau des gamins, il y a une espèce de transmission qui se fait, sinon c'est perdu quoi hein ”.

L'association des *Amis du Grandvaux*, donc dernièrement re-dynamisée par ces formes d'engagement et de mobilisation, tente une nouvelle expérience de travail en commun en vue de l'exposition de son trentenaire sur les chemins patrimoniaux grandvalliers. Cependant elle n'est pas à comprendre comme un collectif solidifié et pacifié, fausse impression de stabilité, qui masquerait les aléas de ses actions, son travail assidu, incertain et parfois concurrent, les différentes strates qui la composent ; lesquelles doivent être prises en compte pour cette opération d'exposition-anniversaire pas comme les autres, sinon nous ne pourrions saisir les réseaux de médiations qui la rendent possible.

5.2. ENTRE ALLERS ET RETOURS

Impossible donc, d'assigner une identité stable aux *Amis*, association composite à la fois riche et fragile de la multiplication des feuilletages qui la composent. Pour fêter ses trente ans, il est décidé de multiplier encore d'avantage cette composition pour le montage de cette exposition différente, qui innove en faisant appel à divers participants.

Suite à la visite de quelques membres à l'exposition *Patrimoines singuliers* à Lons-Le-Saunier en 2003, Catherine va alors prendre contact au printemps 2004 avec la conservatrice en charge de l'ancien et premier projet, qui accepte de travailler avec eux, ou plutôt de les soutenir⁵⁶ : *“c'est un petit comme ça qu'on leur a présenté ça, il faut qu'ils sachent qu'on est là, s'ils ont besoin ils nous demandent il y a pas de problème. Mais en même temps on va pas se substituer à eux, on les épaulé, on les aide, on impulse des fois certains trucs mais après..., on n'est pas là tout le temps parce qu'on peut pas de toute façon ”.*

Faux départ ?

“Et puis de toute manière il y aura aussi la scénographe, c'est plutôt la scénographe qui va leur dire bon là ça va, là etc. et comme elle était déjà sur Patrimoines singuliers avant, là je ne me fais pas trop de soucis ”.

En effet, pensé dans la continuité, comme une “*déclinaison*”, de l'action du premier projet et de la conservation, des partenariats vont prendre forme. Avec la scénographe pour la mise en scène des objets, le graphiste pour le journal d'exposition, deux ethnologues pour une enquête⁵⁷ devant recueillir et interroger les récits des personnes répondant présentes, des propriétaires et prêteurs

56 Le premier projet a été mené dans le cadre du Musée d'archéologie de Lons-le-Saunier. Celui-ci avec la Conservation départementale d'histoire naturelle, archéologie et ethnologie.

57 Co-financée par le Conseil général du Jura et la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Franche-Comté.

des objets, mais aussi devant suivre le projet, un vidéaste pour réaliser des portraits filmés⁵⁸.

Concrètement, en juin est demandé à une jeune stagiaire BTS en animation et développement local de travailler sur “*l’émergence et la communication du projet*” avec *Les Amis du Grandvaux* durant les dix dernières semaines d’exécution de son stage à la Conservation. Elle va alors faire la médiatrice entre la Conservation et Catherine (principale sinon exclusive porte-parole du projet). Après avoir rencontré cette dernière qui “*savait déjà ce qu’elle voulait, vraiment le même principe que le projet initial*”, vont être mis en place les présentations et appels à participer. Leur lancement a lieu en juin 2004 dans le journal local *Le Progrès* via un article co-écrit par la stagiaire et son contact journaliste. A la même époque, c’est-à-dire en cette fin d’année scolaire, et pour cette raison, l’absence des enseignants des écoles⁵⁹ à une réunion avec scénographe, stagiaire, Florence et la conservatrice, fait reporter le démarrage des réunions et rencontres physiques. Entre temps, présentation et appel à participation avec fiche-réponse à renvoyer pour le 1^{er} octobre 2004 seront largement relayés durant l’été par voie de presse locale tous les quinze jours, *Le Lac* (bulletin intercommunal de la communauté de communes La Grandvallière adressé à tous les grandvalliers), et *Le Lien*, qui les insèrent chacun dans leurs publications. Puis l’automne arrive... et passe. Si les feuilles des arbres tombent, ce n’est guère le cas des réponses ! Seules quatre fiches de participation ont été déposées en octobre, comme en novembre... Et en

58 Dans la suite du film qui accompagnait *Patrimoines singuliers, Votre patrimoine nous intéresse*, l’idée est de “*mettre en place avec Jean-Luc Bouvret une galerie de portraits de gens originaux du Jura*”. Il s’agit d’une déclinaison pour constituer une collection, sur plusieurs années.

59 Conviés à participer, comme pour la première exposition.

décembre “*Rappelez-vous ! Votre patrimoine nous intéresse*” : une relance active et un report de délai, au 21 janvier 2005, s’organisent. La prise de parole ou autrement dit l’engagement volontaire suscité sur le thème du patrimoine grandvallier ne trouve guère d’échos. Mais alors comment faire quand “*Les Amis du Grandvaux [vous] donnent la parole*” pour “*cette exposition 2005 [qui] sera la vôtre*”, et quand cet espace de parole, constitutif de l’exposition, n’est pas pris ?!

Prendre l’espace de parole...

En décembre 2004, de nouvelles médiations entrent en jeu, dont deux ethnologues. En effet, c’est à ce moment que nous débutons notre enquête et rencontrons l’association, en nous intéressant aux réponses, mais aussi aux non-réponses, et à la façon dont *Les Amis* et leur équipe réagissent dans le cadre de ce projet, qui ne leur est pas familier et peine à prendre forme.

De nouvelles médiations en jeu donc. Médiations de papiers d’abord, et toujours, car “*après on a insisté*” avec à nouveau des fiches de participation pour la nouvelle date-butoir et des rappels – au recto de la fiche mais également en *Éditorial* du *Lien* de janvier. Celui-ci met l’accent sur le fait que cette exposition était celle des Grandvalliers, “*pas réservée aux seuls Grandvalliers se nourrissant de “bôlons” et possédant cinq générations d’ascendants au cimetière*”⁶⁰ “*La réponse est loin d’être évidente*”, comme nous le verrons du côté des (non) réponses, car elle mobilise notamment deux grands régimes de qualification d’appartenance grandvallière : l’ancienneté (de cinq générations) et l’enracinement à la terre (du cimetière de ses ascendants). De ce

60 Condition des cinq générations d’ancêtres au cimetière que nous avons entendue quasi-systématiquement, soit pour s’y référer et définir le vrai grandvallier “pur”, soit pour dire que le vrai grandvallier n’existe plus et s’en détacher.

double attachement à un temps et un territoire, *Les Amis* veulent ici se détacher. En effet, à l'heure des redéfinitions territoriales, en particulier de l'émergence de la nouvelle communauté de communes La Granvallièrre dont le siège se situe "à Chaux du Dombief [qui] n'était même pas dans le Grandvaux, la limite elle est à la forêt qui sépare Saint-Laurent et Chaux du Dombief. Eux ils faisaient partie de Charte de Bonlieu, c'était l'autre versant", les réalisations intercommunales semblent procéder d'un caractère pourtant obligé aujourd'hui "[car] la donne est différente, on vend plus notre bois et on est bien obligé de se mettre ensemble pour faire des choses à plusieurs". Cependant il reste malaisé de faire travailler ensemble ces douze communes dans une communauté dite grandvallièrre, incluant un "Grandvaux historique de sept communes" géographiquement délimité : "est-ce qu'on va pas perdre un peu notre identité à aller... ?!"

Beaucoup de questions d'appartenances identitaires et de rivalités sont à l'œuvre "donc ce qu'on aimerait bien c'est en fait essayer de savoir, pour les Grandvalliers, enfin pour les gens qui habitent cette région, aussi large soit-elle, qu'est-ce qui les identifie en tant que Grandvalliers quoi ?!"

Cet attachement rappelé des "seuls Grandvalliers"... en quelque sorte pour mieux s'en détacher. Double détachement qui s'opère d'ailleurs d'abord par *Le Lac* (bulletin intercommunal) puis par l'envoi étendu de l'appel à participation à toutes les boîtes aux lettres "du plateau du Grandvaux pour toucher plus de personnes". Selon la stagiaire "parce qu'à chaque fois qu'on les place dans des bulletins, si les gens ne sont pas du tout intéressés par ce bulletin, ils vont à la poubelle. Tandis que là on voit direct..., Patrimoines singuliers on voit ce que c'est déjà, ça interpelle peut-être un peu plus".

Si cette appartenance grandvallièrre se décrit aussi dans ce premier *Éditorial 2005* sur le registre domestique avec le roulier comme "un ancêtre de votre famille", cette

exposition se présente comme un accès à une temporalité perdue... et à retrouver. Non seulement pour le souvenir nostalgique de ce "Bon Temps" mais aussi parce que "le temps presse, tout ce qui concerne la tradition orale nous a quasiment échappé". Dans cette opération de sauvetage patrimonial faisant appel à la "mémoire", la notion d'héritage est très présente. Dans un registre hybride de temporalité, cette récurrence des héritages fait autant office de prises avec et vers le passé que de sauvegarde de traces à constituer, dans le présent et pour le futur⁶¹.

Sont suscités en effet un "appel à la mémoire" et à la connaissance avec "le désir d'en savoir plus sur le passé et le mode de vie de nos prédécesseurs", à un mode de connaissance aussi alternatif car admiratif et faisant "appel à la sensibilité" de chacun vis-à-vis de ces productions d'ouvrages, organisations agricoles, artisanats, etc. à l'œuvre et "en harmonie avec cette belle nature qu'ils nous ont laissée en héritage". Parce que "la notion de patrimoine recouvre une telle diversité", différentes qualifications patrimoniales vont être émises et données aux lecteurs grandvalliers. "Pour ne citer que quelques exemples, ce pourrait être des paysages, des objets, des idées, des senteurs, des récits, des photos, des outils"; autrement dit "tout est patrimoine", patrimonialisé et à patrimonialiser. Ainsi, nous lisons dans ces appels à qualification patrimoniale bien une demande réorientée mais aussi une partie de réponse⁶² par l'association... une partie de l'association.

61 Les deux grands pôles, mémoire et patrimoine, décrits par Noël Barbe et Jean-Christophe Sevin lors de la première expérience de *Patrimoines singuliers*.

62 Une approche cosmopolitique du territoire grandvallier en extension, donc.

De la parole donnée à la parole demandée...

En dehors de cet appel à participation disons général, deux listes d'une quinzaine d'artistes d'une part (pensée et établie par Catherine) et d'associations d'autre part (recours proposé par la conservatrice, et en comportant une petite cinquantaine recensée par la stagiaire avant son départ) sont réalisées afin de leur faire parvenir un courrier. Cette sollicitation ciblée est clairement expliquée comme une "*manière personnalisée [...] pour qu'ils se sentent plus concernés*". De fait, plaçant les artistes et associations à part, elle met en question les différents degrés d'engagement par la procédure d'appel, et de rappel. Aussi, plusieurs interférences, agissements et agissants sont à l'œuvre et à saisir à travers la procession de médiations de ce montage.

Devant les encore trop rares propositions de prêts⁶³, une dizaine fin janvier, "*il faut peut-être qu'on change de méthode, je crois que ça va passer beaucoup par le relationnel*". Tels sont les mots employés par Sébastien lorsque nous le rencontrons début janvier 2005, remplaçant alors la stagiaire et travaillant sur le projet depuis décembre 2004 pour "*coordonner [...], faire le lien entre les choses [...] relancer les gens*".

De ce pas, la méthode relationnelle va être exercée, à plusieurs niveaux. D'une manière individuelle, tel Sébastien lui-même qui contacte personnellement l'une de ses connaissances participant à l'Harmonie de Saint-Laurent, avec

l'espoir de l'avoir enrôlée en l'ayant personnellement sollicitée, et qu'elle-même à son tour en parlerait à d'autres connaissances, etc. Catherine aussi, également aidée de Jacques, président à l'époque, vont "*aller voir*", puis "*retourner voir*"... Il s'agit alors de se déplacer vers les personnes *Ami(e)s* que l'on connaît et dont on sait qu'elles "*ont plein de choses*", qu'elles "*sont en plein dedans, dans ce truc de patrimoine*". Il s'agit d'un déplacement physique engageant une réponse à cette sollicitation directe à laquelle on ne peut se défilier, "*oublier la feuille bleue*", mais répondre quelque chose. Aussi, ils ne font pas qu'aller voir les autres membres mais également ils font voir le patrimoine à proposer : "*il faut peut-être essayer aussi d'aider les gens à accoucher d'une certaine manière*". A l'une des questions que nous posons, sur les raisons du choix de leur objet par les prêteurs, de façon très fréquente sinon récurrente nous nous entendons répondre "*c'est Catherine qui me l'a demandé*" ou "*Catherine m'a demandé si j'avais pas ça ou ça*".

Cette procédure d'appels pour ne pas dire de rappels insistants, ainsi menée en quelque sorte de manière "*offensive*", amène la question, non plus de la place donnée, mais celle de la place laissée dans ce processus de prise de parole.

Ce que nous retrouvons avec l'autre déclinaison de la méthode relationnelle, plus médiée et collective : la participation des élèves. Des échanges, réunions avec les enseignants des écoles et collèges sont organisés pour enrôler les enfants comme participants mais aussi comme déclencheurs de participation. L'on pourrait déjà s'interroger sur la mise de côté des enfants par la procédure d'appel diffusée dans les foyers. Les enfants ne sont pris en compte que comme élèves des institutions scolaires. Leur participation est très attendue mais précisément pas que la leur ou pas que eux. Elle est investie en effet de beaucoup d'espoir pour "*faire avancer les choses*", "*si*

63 Mais aussi de dons et d'appuis financiers. Un membre des *Amis du Grandvaux*, longtemps "*expatrié*" et revenu à la retraite, co-fondateur aussi du Centre Jurassien du Patrimoine (gérant des actions d'accompagnement et de publications autour d'expositions mises en place par le musée et la conservation départementale) va collaborer activement à partir de décembre à l'élaboration des demandes financières. Les membres de l'association, ayant fonctionné jusque-là en interne, se disent quelque peu inexpérimentés pour les réaliser.

on sensibilise les écoles, je pense qu'aussi ça va faire parler les enfants à la maison et tout et pis que ça va peut-être aussi débloquent les trucs ". Pour intéresser le grandvallier, on va solliciter l'enseignant, qui lui va solliciter l'enfant, qui à son tour va solliciter ses parents, ou ses grands-parents. Mais alors concerner les parents par leurs enfants, est-ce concerner les enfants ? Est-ce les intéresser au patrimoine, à leur patrimoine ? Ici se pose la question d'un espace d'expression qui leur serait propre, s'agit-il de leur donner la parole ou de les amener surtout à concerner leurs parents car " *les parents n'ont pas répondu eux même, par contre si c'est l'enfant qui doit présenter du coup ils répondent* " ?

Lors d'une réunion fin janvier, il est explicitement évoqué par l'un des enseignants que si l'on demande à un élève d'expliquer la raison de son choix, la réponse sera très largement parce que son papa le lui a donné - du fait de la consigne qu'il a lui-même donné. La conservatrice explique que lors de la première expérience " *souvent pour eux le patrimoine ça s'arrêtait aux parents ou aux grand-parents* ". Mais même lorsque l'enfant propose quelque chose de son choix, sa capacité réflexive est mise en question par l'équipe de la conservation postulant leur incapacité à maîtriser une temporalité longue et synchronique lui faisant défaut : " *il y avait eu aussi par les cinquièmes les francs parce que c'était vieux, parce que maintenant on était passé à l'euro. Donc en fait ça va pas très loin leur réflexion* ". On peut alors s'interroger sur la position que l'on attribue aux enfants, que l'on désigne de fait comme ayant une position particulière, ici restreinte.

Par ailleurs, médiateurs de chairs et à position particulière, nous, ethnologues, le sommes. Notamment avec les enfants que nous rencontrons⁶⁴ ; pendant nos séances comme après notre passage,

plusieurs élèves émettent le souhait de ramener de nouveaux objets. Parallèlement, les adultes pensent également souvent à présenter d'autres choses après les questions récurrentes qui nous sont posées concernant ce qui est proposé par d'autres.

Les positions de chacun des actants et leurs relations sont véritablement à prendre en compte dans les dispositif et montage de cette exposition pas si transparente, réalisée par une procession de médiations au travers desquelles ne cessent de se faire et de circuler sa construction.

Mais avec ces " *méthodes* " personnelles, assidues et répétées, la procédure d'appel initiale (sous forme de question-réponse) donnant librement la parole et laissant apparaître toutes ces activités, gagne en détours et opacité. Cette procédure modifiée permet-elle d'atteindre le but de l'exposition anniversaire par laquelle " *Les Amis du Grandvaux donnent la parole* " ? Quels sont alors les statuts de cette parole donnée et de l'exposition, alors que l'épaisseur du dispositif croît ? Une prise de parole *versus* parole prise ? Et quelle est cette non prise de parole ?

Des réponses qui n'en sont pas ?

La question n'étant peut-être pas tant pourquoi les grandvalliers n'ont-ils pas répondu mais, ce faisant, qu'ont-ils répondu ? Plusieurs pistes peuvent être seulement dessinées ici - non exclusives car certains en empruntent plusieurs.

La première de ces pistes serait celle de la délégation patrimoniale aux *Amis* qui " *ont quand même beaucoup d'objets déjà [...] et de quoi faire un beau musée* ". En effet, pendant des années, les membres sympathisants comme les habitants ont beaucoup donné d'objets, et les membres actifs beaucoup récoltés et stockés. De cette réserve conséquente à la Maison Louise Mignot, " *je pensais que c'était les Amis du*

64 Nous avons rencontré les élèves de trois classes : cours préparatoire, cours élémentaire et cours moyen.

Grandvaux qui faisaient une exposition pour les trente ans, voilà ! ” “Moi je pense que les gens n’ont pas bien compris ce qu’il fallait faire. Moi personnellement j’ai pas bien compris. Je m’attendais à ce que Les Amis du Grandvaux fassent une exposition avec ce qu’ils avaient, je m’attendais pas à ce qu’on dise chaque personne amène son objet. ” On ne répond pas ici de son patrimoine parce que c’est précisément la mission déléguée à ses Amis.

L’ancrage localisé et thématique de “la mémoire et du patrimoine du Grandvaux”, d’autre part, n’est pas sans produire quelques non-réponses. D’abord sur l’appartenance même des objets, que l’on ne trouve pas forcément grandvallière mais jurassienne ou franc-comtoise : “on n’a rien de grandvallier nous”, “rien de vraiment typique”, unique. Ce qui, selon l’analyse de Catherine “*veut dire aussi que le patrimoine est vachement limité à quelque chose [...] enfin ils occultent tout ce qui est naturel, tout ce qui appartient à tout le monde quoi je veux dire*”. Confrontation d’appropriations de patrimoines... et/ou de territoire(s) : cela peut-il être à tout le monde ?

En effet, sur sa propre appartenance au Grandvaux ensuite, combien de fois avons-nous entendu lors de nos pérégrinations grandvallières : “je n’ai rien, je ne suis pas d’ici”, “je ne suis pas grandvallier”, “je ne suis pas du Grandvaux”, “je ne suis pas originaire du Grandvaux”, “je ne suis pas natif du Grandvaux donc si vous voulez même si j’aime bien la région je savais pas trop comment me situer par rapport à tout ça quoi”, etc. ? Ceci, qu’ils s’agissent de personnes y séjournant depuis peu, depuis vingt-cinq années ou depuis cinquante années ; ou qu’ils s’agissent de personnes habitant à quelques kilomètres... mais pourtant hors limite, à la frontière ! Faudrait-il donc toujours être du Grandvaux à la manière du vieux principe passeport “des cinq générations au cimetière pour être

grandvallier” ?! La question, politique, d’inclusion/exclusion, d’intégration et participation des arrivants, nommés ici “rattraités”, sur un territoire, dans une collectivité est donc ici fortement posée à l’occasion de ces réponses patrimoniales. Ce “petit rejet naturel qui est toujours sous-jacent” de mise à distance pouvant amener des glissements du champ patrimonial à un domaine plus protectionniste et patriotique...

Cette réponse de la distance géographique, de sa mise à distance, est aussi la raison évoquée des trois quarts des enfants qui n’ont pas répondu car ils “n’habitent pas dans le Grandvaux”... mais à dix kilomètres, n’y sont installés que depuis peu de temps ou ont des parents suisse ou allemand : “je suis d’ici mais mes parents sont pas d’ici”. Le quart restant explique que leurs parents n’ont pas souhaité leur confier un objet à prêter jusqu’à mi-août, fin de l’exposition. Ce qui pose ici la question du passage de l’objet patrimonial privé à un espace public pour une mise en exposition.

D’autres, au contraire, ont proposé des listes d’un nombre impressionnant et variés d’objets⁶⁵ à exposer, tels Lucien⁶⁶ et Gabrielle⁶⁷ qui ont répondu, et même largement répondu. Pourtant là aussi cela pose problème, soulève des questions à l’équipe sur la compréhension de cette exposition, et des réponses. Notamment à la scénographe “*parce que quand vous voyez la personne qui amène ses 19 panneaux je me dis mais attends, qu’est-ce que je vais faire de ça quoi ?! C’est une expo en soi. Et en plus il était fier, il était tout content parce qu’il me faisait mon boulot en quelque sorte*”. Ces listes

65 Jusqu’à une vingtaine.

66 Fondateur et président des Amis pendant 24 ans rappelons-le, ce dernier propose une “liste de toutes sortes d’objets divers et 19 panneaux de fêtes”.

67 Membre fondatrice et vice-présidente de Lucien, le fax de Catherine nous communique une “longue liste également”.

non attendues sont également problématiques au moment de l'écriture des cartels d'objets en une phrase ou deux : comment saisir et restituer l'approche patrimoniale de ces deux *collector* dans ce dispositif ?! Si ce dernier donne la parole, il la formate - à une ou deux réponses, pas très étayées... d'où en lieu et place peuvent surgir plusieurs pages écrites à côté mais "rien à mettre dans la feuille où on me [Gabrielle] demandait les dimensions de ce que j'allais prêter, je n'ai pas trouvé de réponses à toutes les questions posées". Par ailleurs, la plupart des gens, en effet, "ne savent pas répondre, ils ne savent pas quoi mettre [...] comme si on leur posait une question trop... intellectuelle" concernant les raisons de leurs choix. Cette fiche de participation ne réussit finalement pas à engager les personnes à écrire, dans le format proposé puisque trop ou trop peu. Elle ne s'ajuste pas à la prise de parole, qu'elle soit minimale ou prenne une place conséquente. Ce dispositif donnant un espace de parole patrimonial au singulier n'est de fait pas souple, ouvert ni adapté pour répondre à la question ; c'est aussi cela qui se joue entre les blancs laissés et quatre pages supplémentaires d'écriture.

Divers formats de mobilisations patrimoniales sont déclinés avec ces fiches, pas forcément congruents ni complémentaires, comme l'est la réponse de Marcel – secrétaire de l'association. Nous réceptionnons de Catherine, par fax, des feuilles numérotées par personnes avec nom et adresse et leur réponse de manière synthétisée. C'est tout d'abord ainsi, par résumé, que nous découvrons Marcel qui "n'est pas d'accord avec les termes de patrimoines singuliers, qui a un problème avec la définition de patrimoine". Il devient rapidement pour la scénographe "le monsieur qui était en colère [...] alors qu'on lui demandait pas de définition hein (rire) ! Donc il s'est imaginé qu'on proposait une définition, je sais pas comment il s'est imaginé son truc...". Il écrit que, pour lui, ses propres objets

hérités comme "la blague à tabac de son grand père" sont de l'ordre "d'un souvenir personnel qui n'a rien à voir avec le patrimoine", que des collections d'objets ou outils anciens "ce sont des objets ou vestiges du terroir" ou encore qu'"une paire de lunettes : c'est le souvenir ou la marque d'un savoir-faire".

Autrement dit encore, "le patrimoine pour moi c'est un bien historique, communal ou national : vieux châteaux, vieilles maisons, monuments fontaines, qui n'ont rien à voir avec des broutilles à exposer sur un stand. Je n'ai donc rien à vous proposer sous l'enseigne Patrimoines singuliers. Changez de nom, vous serez peut-être mieux compris dans votre démarche".

A-t-il "un problème avec la définition de patrimoine" comme l'écrit Catherine, ou n'a-t-il pas la même ? Il ne rentre pas, lui non plus, dans le formatage du dispositif, et ce qui est considéré comme une absence de réponse pour certains, l'est pour nous et doit l'être dans un dispositif ouvert. Nous avons bien là une qualification singulière de son patrimoine, certes concurrente de certains de ses *Amis* – qui devient partant une non-réponse ! Laquelle catégorisée ainsi marque encore l'hétérogénéité de cette association où le secrétaire ne voit dans ce montage d'exposition, qu'un "vide grenier".

De plus, et pour bien saisir sa position, Marcel nous écrit⁶⁸ aussi être "désolé mais je n'ai pas la même conception du patrimoine que les "gens des musées", et certainement qu'à leurs yeux je n'en serai que plus singulier". Singulier ?! Oui, Marcel est devenu le singulier "monsieur qui était en colère [...] parce qu'il voyait qu'il y avait un extérieur qui venait leur balancer un projet qui ne leur appartenait pas, les gens des musées [...] qui amènent leur vision des trucs". Mais il n'est pas le seul à se (faire) singulariser – et finalement dans cette démarche *Patrimoines singuliers*, qu'y a-t-il de si

68 Marcel n'a pas souhaité nous rencontrer, ayant dit ce qu'il avait à dire sur la fiche-réponse.

étonnant ?! Effectivement, d'autres non plus ne comprennent pas l'intérêt ni l'apport des ces contributeurs extérieurs dits professionnels, comme Lucien et Gabrielle. Laquelle " *disait mais c'est bon on a tout, on en a déjà fait, alors elle comprenait vraiment pas ce que je [la scénographe] venais faire là hein. Vraiment j'ai même pas essayé de dire quoi que ce soit parce que vraiment pour elle, elle avait déjà fait tout, elle avait déjà tout vu tout fait et elle savait très bien comment faire une expo, qu'est-ce qu'on venait lui dire ce qu'il fallait faire pour faire une expo du patrimoine* ".

Cette exposition singulière du trentenaire se trouve donc en tension entre différentes approches pour faire le patrimoine au sein d'une même association. Cela dit, comment cette association *Ami-e*, non unifiée ni fixe, compose dans cet " *espace en commun* " de travail avec tous les nouveaux acteurs de ce montage d'anniversaire pour construire une exposition – et quelle exposition ?

5.3. ESPACE SINGULIER/BIEN COMMUN

Revenons un peu en arrière... Les membres de l'association engagés dans la réalisation de l'exposition, avec le " *soutien* " d'une conservation vieillie d'une expérience, pensaient leur projet souplement mais solidement cadré. Défaut de participation, longueur ou décalage des réponses justificatives, absence d'explication... autant d'effets imprévus de ces appels et fiches de participations que les *Amis* jugeaient audibles et enrôlant.

Ces " *débordements* " ⁶⁹ sont alors analysés comme des conséquences d'un déficit d'information " *soit un manque de communication, la communication est mal faite* ", soit comme un " *manque de*

motivation des gens ", soit encore comme une difficulté " *intellectuelle* " de personnes ayant besoin d'être guidées ; " *mais c'est pas parce qu'ils ont pas de patrimoine, ils ont un très gros patrimoine là haut* ". Les débordements auraient pu être compris comme le surgissement de définitions imprévues du patrimoine et, de ce fait, comme un enrichissement d'une sorte de catalogue local des régimes d'énonciation et de qualification de l'objet patrimonial.

Cet exemple de l'apparition d'objets non prévus, ou de la non apparition d'objets, ce qui revient au même ; bref ce décalage permet d'introduire pratiquement aux différentes opérations de constitution de l'espace d'exposition. Autrement dit peut-on construire un espace commun à partir d'une accumulation de décalages et par quels moyens ?

Toutes les réponses et propositions envoyées ou sollicitées par *Les Amis* sont *a priori* légitimes et transportables dans l'exposition. Échappent-elles pour autant à tout jugement ou toute épreuve ? Comment du coup sont-elles triées ? ⁷⁰ L'espace d'exposition qui résulte de l'appel peut-il être conçu comme un miroir des réponses ou bien se trouve-t-il fortement formaté par le dispositif qui le construit ?

De la bonne réponse, ou comment faire le tri ?

" *Alors comment vous faites pour sélectionner aussi, qu'est-ce qu'on vous donne ? Est-ce qu'on vous donne tout ce qu'on a en double est-ce que... ?* "

En réponse à cette interrogation d'un professeur des écoles posée en réunion fin janvier, la conservatrice livre ses inquiétudes surgies lors de la première expérience de l'exposition à Lons-Le-Saunier, la constituant ainsi en ressource pour l'action : " *Est-ce qu'on fait un tri, est-ce qu'on en fait pas ? Pour finir j'avais décidé démocratiquement qu'on ne faisait pas de tri* ".

69 Voir par exemple Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Paris, Seuil, 2001.

70 Comme dans une gare de triage.

Formulation paradoxale mais non sans intérêt.

Elle rappelle toutefois que c'étaient de telles délégations de tri ou de légitimation qui avaient été parfois tentées, en demandant au musée de faire le tri car *“on a eu des cas de gens qui proposaient une liste⁷¹ : avec je peux vous proposer... un petit peu comme Gabrielle, tout ça. Et alors ils concluaient par : mais vous nous dites en gros ce qui mérite”*. Ainsi *“il y en a qui aurait souhaité que le musée donne sa bénédiction pour dire ça va être celui là plutôt que celui là.”* Suite à des discussions et parce que *“je me sentais pas autorisée à faire des choix. Parce que je trouvais que c'était bien que les personnes aient fait l'effort de réfléchir et de proposer des objets. Oui pis c'est ça aussi je trouve finalement qui fait l'intérêt de l'expo et pis sa richesse, qu'il y ait plein de choses”* la question d'une éventuelle sélection a trouvé, semble-t-il, sa réponse définitive – et négative.

Pour les membres présents à cette réunion⁷², l'opération du triage, n'allant pas dans le sens de la démarche entreprise et souhaitée, n'a pas lieu d'être déléguée et doit appartenir aux propriétaires des objets proposés. Tous semblent donc en accord et les objets récoltés seraient *a priori* autant d'objets de l'exposition, exemptés d'épreuves de qualification et d'authentification, à part bien sûr celles qui auraient leurs propriétaires comme acteurs.

Des objets qui circulent...

Malgré cela, nous l'avons dit, en allant solliciter activement et chercher les objets, leur désignation comme patrimoine est pourtant déjà calibrée, *insufflée*. De plus, ces propositions circulent de diverses manières : relayées par fiches synthétisées et regroupées, faxées par Catherine aux scénographe et

ethnologues⁷³ et par énonciation lors de réunions. Elles sont au cours de ces circulations, particulièrement lors des réunions, soumises à plusieurs épreuves et jugements. De fait, s'il n'est pas voulu ni opéré explicitement d'opération de tri des uns et des autres sur les propositions à présenter, cette exposition construite par ce montage collectif et hétérogène se réalise incontestablement par des opérations de choix, sélections, décisions et écrémages de ce qui se posent comme *“problèmes”* aux actants. Prenons deux exemples : le régime de présence du patrimoine, le jugement sur les capacités *a priori* des proposant.

Soit le cas de Jacques, hésitant à proposer de gros matériels tel *“un vieux tracteur construit par son père après la guerre”, “quelque chose d'exceptionnel”* mais qui prendrait sans doute trop de place. La conservatrice les oriente, lui et son prototype, vers une proposition se déclinant sur un autre mode de présentation : son idée (mise) en images ou en sons car *“c'est pas forcément qu'un objet au sens d'un objet physique, ça peut être des souvenirs, des odeurs, des sons...”*. Jacques, guère convaincu car *“il faut y voir, c'est un truc qu'il faut voir”* et en photographies *“ce n'est pas pareil”*, laisse néanmoins la conservatrice le persuader, du moins de la possibilité d'une vidéo, par son argumentation d'une exposition innovante et vivante. C'est là un débat sur deux types de présence d'un objet qui est en jeu et une conception qui l'emporte. En réunion encore, et comme évoqué précédemment, a largement circulé l'idée d'un désintérêt des enfants pour le patrimoine - *“quand on est gamin on s'en fout pas mal du patrimoine, c'est quand on arrive sur les 60 ans qu'on commence”* - de leur incapacité à l'énoncer d'une façon

71 Déjà, des réponses listées...

72 Trois membres de l'association, la conservatrice et son assistant, la scénographe, un représentant du club de troisième âge, trois enseignants et nous-mêmes, deux ethnologues.

73 La première pour *“se faire déjà une idée”* de leur muséographie, de la place et de ce qu'il faut techniquement, etc. Nous-mêmes pour rencontrer ces personnes.

autonome et de s'y engager de façon spécifique. Leurs paroles et propositions sont donc éprouvées et mises en question : soit l'enfant demande à ses parents ou à ses grands-parents, "soit cela ne va pas très loin", et alors "il faut pousser un petit peu la réflexion".

S'opère donc bien en réunion une certaine mise à l'épreuve de certaines propositions par les participants, et si la question est posée concernant les enfants/élèves, elle n'est néanmoins pas débattue ni discutée ce jour-là⁷⁴, ni un autre jour. Cet "espace commun" de travail est problématique, les actions et engagements des différents actants y sont faiblement ajustés. Par exemple, à la question de l'ethnologue sur le statut des enfants ne répond aucun débat. Pour autant qu'ils soient considérés comme énonciateurs autonomes ou simples délégués, la place qui sera la leur différera... puisque la conservation propose de placer leurs propositions dans le journal d'exposition mais encadré et de couleur différente.

Un espace de traduction ?

Si une volonté d'ouverture et de mises en question du dispositif est affichée, sa problématisation reste faible. Nous retrouvons en effet ces mises en questions à plusieurs reprises sans autre suite... Notamment avec Sébastien, assistant de la conservatrice, qui nous remercie de l'entretien réalisé "parce que ça permet d'éclairer les choses aussi pour moi-même, là vraiment ça me sert vachement de faire le point comme ça, ne serait-ce que parce que je prends pas toujours le temps de le faire en semaine"; ou avec la scénographe chez qui il a fait advenir "beaucoup de questions" et d'incertitudes sur son rôle.

Par rapport à l'association également, "les amener petit à petit à se poser des questions" via "la rencontre avec des professionnels", "voilà

c'est un petit peu ça l'idée" de la conservatrice. Travailler avec "des professionnels" étant compris comme "les amener petit à petit à faire l'étape de plus" et à "voir (que) c'est des gens normaux qui viennent travailler avec eux, (que) c'est pas compliqué; c'est comme toute vie sociale, faut discuter un petit coup". Dans cette relation de "soutien", la conservation est moins associée réflexive qu'autorité institutionnelle et professionnelle quasi professorale, il suffit de "discuter" donc, et s'il y a désaccords "on arrive à un consensus et on est content de ce qu'on a fait ensemble". De "l'idée" donc, mais dans les faits comment y arriver, comment y répondre ?!

Si la conservatrice nous dit croire en cette "réflexion d'ensemble", celle-ci est en réalité sans espace réflexif et quelque peu hiérarchisée, comme nous l'avons constaté. Effectivement, si nous n'avons pas été sollicités, ou n'avons pu participer, à toutes les réunions⁷⁵, leur nombre trop peu abondant et leur organisation à l'agencement parfois flottant n'auraient pas été suffisant pour constituer et faire fonctionner cet *espace commun* de travail à des acteurs hétérogènes et variables. Comme le dit la scénographe s'avouant un peu perdue devant la réalisation de ce travail en commun : "effectivement moi quand je travaille des objets, j'ai l'objet tout seul, j'ai pas la personne qui l'apporte. Tandis que là il y a les gens, donc c'est ça qui est intéressant mais en même temps comment faire ? Parce que c'est quand même un travail qui doit se faire en équipe si on veut, surtout comme ça des équipes croisées, avec différentes approches [...] mais je crois qu'il y a peut-être aussi des décalages comme ça d'enjeux, par rapport aux gens, par rapport à vous [...]. Alors comment faire ? Je sais

⁷⁴ Sont présents la conservatrice et son assistant, cinq membres de l'association, deux enseignants, deux ethnologues.

⁷⁵ Nous n'avons participé qu'à deux réunions (dites réunions avec les enseignants), et avons manqué notamment la première réunion au chalet, celle en vue des réalisations des portraits filmés, ou encore celle de mise en ordre des fiches d'objets en vue des cartels - plus dernièrement.

pas ”.

De fait, si tout le monde semble prêt et ouvert pour se poser des questions, et plus encore à faire (se) poser des questions à ces/ses *Amis*, rien n’est mis en place de la part de l’équipe partenariale de la conservation⁷⁶ : rien n’est problématisé.

La “ traduction ”⁷⁷ de ces “ différentes approches ” et “ décalages d’enjeux ” des divers actants peine à opérer. Si ceux-ci, concernés par ce projet, se retrouvent grâce à certains objectifs semblables (donner la parole, le montage d’une exposition singulière, arriver à définir les qualifications singulières du patrimoine sur le territoire du Grandvaux par exemple) pour faire un collectif qui vise à la réalisation de ces buts, la difficulté de faire surgir ce collectif réside dans la mobilisation et l’engagement d’un réseau d’acteurs hétérogènes et variables qui se re-définissent, se re-composent, construisent de nouveaux échanges avec une série de déplacements et d’ajustements, et avec ces intérêts différents en jeu. Enjeu de taille (et faisant défaut) s’il en est, celui d’un espace de travail commun, démocratique, comme un résultat réflexif d’une pratique médiée (collective et hybride). Et non pas de délégation passive – mode de délégation de certains habitants envers *Les Amis* par exemple, et de certains *Amis* vers la scénographe à qui parfois “ *tout le monde demande mais je ne suis pas la cheftaine du projet* ”. Et non pas de travaux en parallèle que l’on ne fait qu’exposer aux autres.

L’espace du chalet

Prenons l’exemple portant sur cet espace matériel de travail qu’est le chalet de Fort-du-Plasne, futur lieu d’exposition, lors du premier stockage des objets en plein ménage de printemps – fin mai. Sont présents Catherine nouvellement élue présidente, Jacques devenu ancien président, le secrétaire Marcel⁷⁸ et cinq autres *Amis* bénévoles, la scénographe, le graphiste, le maire – de passage, l’ethnologue – accompagnée d’une collègue et néanmoins amie venue pour réaliser une vidéo en caméra numérique⁷⁹. Pour la scénographe, cette ancienne fruitière à Comté est “ *ce qu’il y a d’intéressant là, c’est le lieu, c’est la maison. Parce que c’est déjà un patrimoine en soi* ” et non un musée “ *donc ça va être traité différemment* ”, autant en matériel d’exposition⁸⁰ que comme “ *patrimoine en soi* ”. Trois parties intéressent la scénographe particulièrement. Il s’agit de “ *la montée d’escaliers où il y a des vieilles peintures bleues écalées [...] et pis là il y a deux pièces, une salle de bain au fond et un espèce de cagibi* ”. Ce dernier, tout en longueur, possède une grande fenêtre en son extrémité qui éclaire les papiers peints qui pendent du plafond au milieu de la pièce où sont entreposés, sans ordre apparent, tréteaux, planches, petite gazinière et quelques casseroles. Et si l’on se retourne, on découvre la même forme de pièce *couloir* très éclairée également d’une grande fenêtre, où restent ici baignoire dite sabot et WC sur un vieux lino. Pour ces pièces ou pans de murs, une consigne a été à plusieurs reprises énoncée⁸¹ : “ *me*

76 Forte pourtant de sa première expérience ayant “ *très bien fonctionné* ”, et de sa “ *professionnalisation* ”.

77 Callon Michel, “Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc”, *L’Année sociologique*, 36, 1996, pp. 169-205.

78 Contrairement aux apparences, et aux apparences seulement, notre “ *homme en colère* ” participe donc toujours ; après sa réponse, il vient aider au ménage du lieu.

79 Tout le monde se prêtant, plus ou moins plaisamment ou indifféremment, au jeu...

80 Pour exemple les rigoles de la salle de refroidissement vont servir de matériel d’exposition.

81 Au moment où la scénographe découvre, enthousiaste, pour la première fois les lieux, et en

touchez rien, me balayez pas parce que j'ai envie de mettre un plexi à la place des portes parce que c'est tel quel ". Il s'agit de "traces" ("de gens, de la maison"), qui l'intéressent, par rapport à son statut d'artiste, qui sont "en soi intéressantes" et qui seraient son "patrimoine" à cristalliser, et le devenant en le plexiglassant "tel quel" dans l'exposition. Ces pièces seraient également son "clin d'œil"... qui poserait des questions : "qu'est-ce que le patrimoine, qu'est-ce qu'on garde, qu'est-ce qui est beau, qu'est-ce qui a de la valeur, qu'est-ce qui reste ?". Nous retombons ici, et en parallèle à son discours en entretien, sur un rôle sinon une mission de faire se poser des questions auxquelles les gens ne penseraient pas : questions adressées à qui ne voit pas ici la valeur, le beau, les traces... le patrimoine. Mais qu'elle-même et le "plexi" rendraient visible.



"Petit rassemblement autour des affiches v/s petits désaccords en images du Grandvaux"

Mai 2005 – Cliché Cécile Blondeau.

Une réponse à ses questions ne va d'ailleurs pas tarder à se faire connaître.

ce jour où nous sommes réunis pour "voir les objets" et faire le ménage.

Malgré cette consigne répétée de laisser ces pièces *telles quelles*, quelques heures et grandvalliers (dé)ménageurs plus tard, déjà le lino de la salle de bain a été à moitié enlevé et les planches du cagibi également. Espaces travaillés ici, au chalet, loin d'être complémentaires, communs mais plutôt concurrents.

De plus, si nous essayons d'en savoir plus sur ce statut de patrimoine et de mémoire attaché à ses/ces traces, l'incertitude prend le dessus et le sens lui échappe, du moins ne peut nous être expliqué. Nos questions éprouvant ses propres questions et actions... on passe à autre chose.

En cette journée où en tant que scénographe de l'exposition elle devait se faire montrer les objets pour la première fois, loin de ne pas arrêter de les observer, de les manipuler comme nous nous l'étions imaginés, à tort, suite à notre entretien abondamment focalisé sur l'objet en soi, la matière et le visuel (comme supports et finalités de son travail) ; la prise de note prédomine. Les objets présents circulent ici toujours beaucoup par médiations écrites. Il est vrai, d'une part, qu'elle va revenir sur une quinzaine de jours pour organiser leur mise en scène et, d'autre part, que nous sommes arrivées en début d'après-midi et elle-même en matinée. Mais toujours est-il que la procédure est répétée toute l'après-midi : un coup d'œil aux objets (qui se font déposer⁸²) que Catherine⁸³ numérote (les faisant correspondre à une fiche de prêt remise aux propriétaires), qu'elle-même reporte sur son cahier de notes, en relevant quelques arguments-éléments sur les fiches de participation

82 Quand nous arrivons, les deux petites tables de la salle exiguë regorgent de fait déjà d'objets – d'autres sont déposés par terre. Et en notre présence cet après-midi, deux adhérentes bénévoles pour cette partie de ménage viennent en même temps déposer leurs objets.

83 Quand cette dernière n'est pas sollicitée par d'autres pour savoir quoi faire de ça, ou mettre çà, etc.

sorties systématiquement ; ou en échangeant quelques mots avec Catherine – qui de par sa sollicitation plus qu’active a rencontré pas mal des personnes prêteuses !

Quand nous apportons à notre tour parfois quelques éléments (si nous avons rencontré les propriétaires concernés d’objets en train d’être numérotés), si nos commentaires sont écoutés, ils ne sont pas *notés*. Nos interventions éparses reposent la question de cet espace muséographique et de notre participation, du rôle de l’enquête ethnologique dans ce dispositif. En effet, demander une enquête suppose que l’on ne considère pas le discours comme “*un enregistrement passif des propriétés des objets mais bien comme des actes qui contribuent à leur effectivité [...] en cela ce sont bien les récits qui fondent en un sens l’espace muséographique*”⁸⁴. Et cette question perturbe quelque peu la scénographe, déjà lors de notre entretien et encore plus en cette pièce exigüe accumulant un certain nombre d’objets accompagnés de fiches diverses et variées avec lesquelles elle n’a pas toujours de *prises*. Pour l’heure, elle ne sait pas bien encore comment procéder, non seulement et “*au pire*” s’il faut prendre en compte l’enquête ou faire sans - “*comme prévu*”, seule⁸⁵. Mais si cela pose questions, encore une fois elles restent en suspens, car il n’est malheureusement plus envisageable pour nous de faire entrer l’enquête ethnologique dans le dispositif muséographique à ce stade du montage de l’exposition (à deux mois de celle-ci) et sans avoir travaillé ensemble au préalable. Dans ce flottement quant au montage à venir et des participations de chacun-e, nous devons préciser que notre position

n’était également pas des plus aisées à certains moments de cet après-midi. N’ayant pas la place pour participer au dispositif de montage d’exposition qui s’organise ici, nous ne savons précisément pas toujours (où) trouver notre place - même physiquement.

Sinon réunis autour de ce projet dans ce chalet, et physiquement autour d’un verre, autour des propositions d’affiches par le graphiste en fin d’après-midi⁸⁶ ou encore autour de Marcel ou de Jacques essayant le manteau de chèvre⁸⁷, sinon donc, chacun s’occupe de ce qu’il a à faire... dans son coin de chalet, dans son coin d’espace⁸⁸.

Pas de tri... pour faire le tri !

“ Pour une association comme la nôtre, qu’est-ce qu’il faut qu’on s’attache à garder ? Parce que bon c’est sûr les gens nous donnent des tas de trucs et tout de leurs ancêtres mais est-ce que ça vaut le coup de garder tout ça ? Est-ce que c’est vraiment typique du coin ? ! ”

Ces questions ne sont pas moins celles posées par l’association à la démarche *Patrimoines singuliers*. Et les réponses à la question, *qu’est-ce qui évoque le patrimoine ou la mémoire du Grandvaux et des Grandvalliers*, l’aideront à faire sa réponse associative de collecte, sauvegarde, stockage et mise en valeur du patrimoine de leur territoire car “*on va peut-être se limiter quand même à garder ce qui est vraiment typique du coin quoi, je veux dire si on retrouve les mêmes fléaux partout, si on retrouve des tas de trucs semblables dans tous les musées de France c’est peut-être pas la peine d’entasser entasser ! En plus nous on a des problèmes de stockage et tout, donc on aimerait*

84 Noël Barbe et Jean-Christophe Sevin, “ Espace Public, statut des objets et hétérogénéité ” in : *Patrimoines singuliers- le journal de l’exposition*, 2003, p. 19.

85 Aidée d’un technicien pour tout ce qui est des installations électriques, de matériel, etc. et du graphiste du journal.

86 En discussion, restreinte au vu des quelques membres présents, pour s’accorder.

87 Essayage pour lesquels on nous appelle, nous mais aussi sinon surtout peut-être la caméra numérique de notre amie et collègue bénévolement venue filmer – “*viens filmer.*” Faute de place présentement encore, leur participation ne sera pas plus développée ici.

88 Du ménage au déblaiement principalement pour *Les Amis*. Tout cela dans une ambiance bon enfant.

bien essayer, par le biais de cette expo, de cerner un peu mieux ce qui est vraiment vraiment typiquement local quoi ”.

Les attentes de Catherine sont formulées, et le sont aussi à notre égard. D’observateurs observés, notre enquête est en effet également attendue pour aider à saisir ce qui est important pour les grandvalliers, pour une politique d’actions à mener par la suite. A nos questions d’ethnologues sur l’histoire des objets, leur statut patrimonial et le choix de les mettre en exposition, on ne nous raconte pas *que* les objets en un parcours linéaire et fluide mais on y attache également et par exemple son histoire, son père, son arrière grand-mère, un temps révolu, un savoir-faire, la forêt, un paysage, des chevaux, l’histoire du Grandvaux, Napoléon, un écrivain, un berceau, un oncle, un curé....

Ce dispositif d’exposition avec enquête comme une mise à l’épreuve, une épreuve de justification en quelque sorte ; “une occasion de réfléchir à sa vocation, sur ce qu’elle veut vraiment faire [...], les collections qu’elle a, qu’est-ce qu’ils vont en faire, pourquoi ils les ont collectées parce que bon maintenant on va les présenter à Fort-du-Plasne mais ce sera pas la collection ce sera une collection éphémère alors quelle est la relation entre cette collection là et puis ce qu’eux ont ? ”

Une exposition dite hors tri pour mieux faire le tri ? Cependant du triage s’opère et ces mises à l’épreuve d’authentification sont notamment encore exercées au chalet par des *Amis* lors de cette journée de réception-stockage.

Nous sommes plusieurs dans la salle du fond à l’étage où sont stockés les objets déjà là, à numéroter et passer en revue avec la scénographe équipée de son carnet. A un moment, entre deux coups de balais et déblayages, deux adhérentes viennent voir ce qui se passe ailleurs, ici. Elles se saisissent alors d’un ancien panier

à salade repeint en blanc et disposé par terre, pour le dé-qualifier. Il ne s’agit pas effectivement pour elles-deux d’un patrimoine puisqu’il a été repeint, “*on a jamais vu un panier à salade comme ça peint ”* : “*c’est pas authentique*”. Du fait de cette couche de peinture, traduisant éventuellement une nouvelle utilisation, la discussion continue grandissante sur le fait qu’il faille le mettre, ou pas ?! Au bout d’un instant, en guise de réponse, comme il s’agit du fils de Gabrielle qui a (lui aussi mais dans une bien moindre mesure que sa mère) amené plusieurs choses, “*il n’y a qu’à pas le mettre*”⁸⁹. Nous avons bien là une épreuve d’authentification (par rapport à ces transformations et utilisations) de ce panier à salade. La preuve se matérialise dans sa peinture, sans savoir pourquoi cette personne souhaitait précisément le présenter comme son patrimoine du Grandvaux.

Ce que l’on retrouve (la mise à distance des attachements singuliers de prêteurs singuliers à leurs objets singuliers) avec des doublons (sinon plus) refusés. Pour exemple et entre autres objets, une prêteuse propose son fourneau à quatre marmites, “*mais ça ce n’est pas la peine, on en a plein aux Amis du Grandvaux*”. La marmite de X équivaut donc à la marmite de Y ?! Et l’occurrence de réponses n’est pas prise en considération, comme élément de réponse.

Ces propositions sont donc finalement mises à l’épreuve au long de leur circuit, ici celle de l’authenticité par rapport à un état originel – le panier à salade – là celle d’une comparaison avec une collection préexistante pour éventuellement la compléter – le fourneau. Ces propositions, par les jugements qu’elles suscitent, mettent elles-même à l’épreuve ce dispositif censé laisser entièrement place et parole à qui souhaite participer.

⁸⁹ Nous ne savons pas ce qu’il aura été décidé. Nous avons juste assisté à cette mise à l’épreuve.

Une scénographie équivalente ?

Paradoxalement l'espace muséographique – marqué *a priori* par une volonté démocratique – est précisément l'espace dont il est dit qu'il est celui d'une seule personne : la scénographe. De son point de vue, prendre en compte les récits des personnes sur les objets s'avère difficile parce que procédant d'un travail sur "les mots" et sur "le sens", qui ne lui est pas habituel.⁹⁰ En effet, dans ses autres activités, les objets sont "l'essentiel de [son] travail en tant qu'artiste donc [elle est] complètement là-dedans". La revendication de son statut d'artiste plasticienne est récurrente par ce travail "sur le fragment, l'objet en soi, l'objet".

Dans le dispositif d'exposition particulière qui nous intéresse ici, les objets valent en ce qu'ils sont accompagnés d'un discours, qu'ils sont prêtés au nom de l'attachement patrimonial de leurs propriétaires. Si les prises de notes de la scénographe à partir des fiches-réponses argumentaires servent de base à la réalisation des cartels ou si un prêteur peut faire une demande expresse et personnelle pour participer quelque peu à la présentation, la tendance générale est paradoxalement au détachement des objets, des personnes et des récits.

Avec la mise en scène, l'objet est désindexé de son porteur initial et de plus naturalisé : l'objet "je [scénographe] me l'approprie, c'est tout [...] Le sens que j'y mets moi est pas forcément le sens que les gens y retrouvent, et ça c'est une règle - enfin c'est le jeu". Pour cette scénographe, "l'objet parle de lui même, tout seul. L'objet c'est en soi. C'est un objet en soi et il peut parler complètement d'autre chose que ce que la personne en dit". Ce processus de désindexation/ré-enchantement est revendiqué au nom d'un travail artistique et d'une compétence professionnelle car "c'est un

travail de spécialistes" dans lequel il y a des règles, "il y a des notions : les notions de triangles, les notions d'accumulation, d'isolement, etc." qui rendent efficace une scénographie pour que ce "soit visuellement bien, enfin que tout se voit à peu près correctement, ensemble et individuellement" "Le visuel c'est comme une justesse plutôt pour moi : c'est quand ça colle, quand ça existe ; quand il y a un équilibre qui se fait."

Cette installation esthétique⁹¹ d'objets "en soi" prend donc appui sur des techniques de lecture de propriétés matérielles et plastiques (couleur, forme...) et de leur mise en rapport. Il n'y a là pas plus d'objets "en soi" que chez les prêteurs, mais des prises différentes. L'installation repose aussi sur la personnalité qui la met en œuvre : les objets sont mis en scène "plus ou moins instinctivement", parce que c'est "inné". Nous sommes là dans le registre de l'inspiration⁹².

Ces objets scénographiés, éprouvés "d'emblée" et "plus ou moins instinctivement" dans les règles de l'art n'ont alors plus rien à voir "avec un tas d'objets posés sur une table" et une accumulation de type "marché aux puces" mais réalisent "une expo qui change". Mais qui change quoi ?

6. ÉPILOGUE

Patrimoines singuliers, la suite en Grandvaux ... la porte du chalet ouverte, il nous restera à faire enfin le bilan de cette opération et soulever les nombreuses questions qu'elle suscite. Objet de réflexion et de travail malmené en cours de l'action, l'économie ne peut plus être faite, maintenant, d'ouvrir et mener à bien cette réflexion sur ces/ses enjeux théoriques et politiques.

⁹¹ Esthétisme pourtant non revendiqué, de son point de vue le terme étant "un peu fort".

⁹² Caractérisée, comme un état de grâce, par Boltanski Luc et Thévenot Laurent, 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

⁹⁰ Travail participatif différent de celui, pédagogique, des ateliers qu'elle peut par ailleurs animer avec des enfants ou des personnes âgées.

Les habitants du Grandvaux, dans les textes de Lequinio ou de Bailly, étaient convoqués comme points d'appui de projets politiques. *Patrimoines singuliers* semble ouvrir un espace où ces habitants pourraient dire ce qu'ils pensent comme constitutifs de leur histoire et de leur espace. Pour autant le processus même

de la mise en exposition, dans sa matérialité, les choix et délégations qui s'y opèrent, permet-il d'atteindre cet objectif? Opération paternaliste, collecte d'objets comme le ferait n'importe quel musée nous a-t-on parfois dit... La réflexion est ouverte.



“ Voie vers une exposition, Chalet de Fort-du-Plasne ”. Mai 2005 – Cliché Cécile Blondeau.